

UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.



COMPARAISON
DES CATÉCHISMES

DE

LUTHER (PETIT CATHÉCHISME), CALVIN, HEIDELBERG, OSTERWALD ET SAURIN

ET

IDÉES SUR LA MEILLEURE MÉTHODE

A SUIVRE

DANS L'INSTRUCTION DES CATÉCHUMÈNES.



THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT A L'ACADÉMIE

le jeudi 2 décembre 1858, à 3 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

C. ÉDOUARD SCHMIDT,

DE NANCY (MEURTHE).

Instruis le jeune enfant à l'entrée de sa voie.
(PROVERBES XXII, 6.)



STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1858.

R 265'412'660

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✱, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✱,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✱,
REUSS,
SCHMIDT, } Professeurs de la Faculté.

M. BRUCH, Président de la soutenance.

MM. BRUCH,
RICHARD, } Examineurs.
FRITZ,

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

COMPARAISON DES CATÉCHISMES

ET

IDÉES SUR LA MEILLEURE MÉTHODE

A SUIVRE

DANS L'INSTRUCTION DES CATÉCHUMÈNES.



Qu'est-ce qu'un Catéchisme ? Voilà une question à laquelle nous devons répondre avant d'aborder l'examen de nos cinq Catéchismes. Un Catéchisme est l'exposé succinct, fait dans un but pédagogique, des vérités qu'au moment de sa rédaction un homme ou une Église a cru nécessaires pour arriver au salut ; c'est au fond la profession de foi d'un homme ou d'une Église, car ce livre, qui d'abord n'est que la profession de foi de son auteur, peut être adopté par l'Église dans la personne de son représentant, de son corps dirigeant (Comp. des pasteurs, Consistoire, Directoire, etc.), et alors il devient livre symbolique de cette Église. Voilà le fait tel que chacun peut le constater dans ces Églises elles-mêmes qui prétendent n'avoir pas de confession de foi. Oui, elles n'ont pas de confession de foi qui lie l'avenir, qui empêche tout progrès, tout développement, mais elles ont des Catéchismes et des liturgies, confessions de foi *du moment*.

En agissant ainsi, l'Église, qui, sans adopter la notion

catholique, forme cependant un corps, corps vivant, pensant et agissant, a le droit de faire des professions de foi. « Pourquoi, dit M. Oltramare (*Prolégomènes d'herméneutique*), ne dirait-elle pas ce qu'elle pense, ce qu'elle croit, ce qu'elle enseigne, ce qu'elle est? Elle le peut, et il est des cas où elle le doit; mais son droit ne va pas jusqu'à imposer ses professions de foi aux générations à venir, à qui elle ne peut dénier et arracher un droit dont elle a elle-même usé à l'origine. L'Église a un mandat à remplir, celui d'élever des chrétiens, ce mandat suppose une autorité, celle de maître à élève, si voisine de celle de mère à enfant; c'est là son autorité, autorité spirituelle, parce que l'Église est une mère spirituelle, autorité sacrée, mais soumise à des phases de transformation et de décroissance, car l'éducation, comme l'enfance, a son terme et la minorité doit conduire à la majorité. Ainsi arrive le moment où cette autorité, qui n'est qu'une autorité éducative, cesse, et où l'homme entre en possession de sa liberté (et ici de son libre examen) que nul n'a le droit de lui ravir, que l'Église elle-même doit respecter. L'homme lui est confié enfant, son éducation religieuse lui est remise, l'Église doit l'amener à la connaissance de Jésus et à la foi, le conduire par la main jusqu'au moment de la majorité, elle a le devoir impérieux de veiller à ce que les meilleures directions, *celles qui lui paraissent le plus conformes à la Parole de Dieu et à la vérité*, lui soient données, elle cherche à produire en lui la conviction par la puissance de la vérité qu'elle enseigne, et en cherchant à la produire *la même chez tous*, elle travaille à l'unité de tous dans

« une même foi, et prévient ainsi bien des écarts par son enseignement même. » Tel étant le devoir de l'Église, peut-on encore lui dénier le droit et le devoir de produire ou au moins d'approuver un Catéchisme ? de tenir la main à ce qu'elle peut appeler ses livres symboliques¹ ? L'Église nationale de Genève elle-même se sent tellement dans son droit en agissant ainsi, qu'une commission de pasteurs travaille actuellement à la rédaction d'un Catéchisme, et qu'enfin en 1857 un arrêté du Consistoire a interdit formellement aux pasteurs tout changement dans la liturgie sans une autorisation spéciale. Que l'on ne nous fasse cependant pas dire plus que nous ne voulons : nous ne prétendons pas, comme l'auteur d'un article de l'*Evangelische Kirchenzeitung*, 1831, p. 41, qu'un Catéchisme doit suffire pendant des siècles ; ces livres sont des ouvrages humains, susceptibles de perfectionnement, qui n'engagent en rien l'avenir, et qui doivent être changés lorsque, par suite du développement religieux et théologique, « on ne les trouve plus conformes à la sainte Écriture, qui est l'unique règle infaillible sur laquelle il faut juger tout ouvrage concernant la religion » (Lenfant, *Discours sur les Catéchismes*, p. 110).

Un Catéchisme est non-seulement légitime, mais encore utile. Il est utile, si ce n'est toujours pour les enfants, comme on l'a dit quelquefois, au moins pour les

¹ Le décret du 26 mars 1852 et les instructions ministérielles qui l'ont suivi établissent ce droit en France :

Le Conseil presbytéral maintient l'ordre et la discipline de la paroisse.

Le Consistoire veille à la célébration régulière du culte, au maintien de la liturgie et de la discipline....

Les Synodes veilleront sur tout ce qui concerne la célébration du culte, l'enseignement de la doctrine....

maîtres, si ce n'est pour être étudié, au moins pour être expliqué, pour servir à lier les idées et à développer l'intelligence des élèves, pour leur montrer les rapports de la religion avec la raison, la nature, le cœur humain. Je le sais, on a attaqué avec violence l'emploi des Catéchismes; M. Fontanès a publié un article intéressant sur cette matière (*Religion et Christianisme*, n° 3, août 1831), dans lequel il conclut « que le système « usité est vicieux, qu'il détourne de la voie et ne saurait faire naître la vie religieuse, véritable effet qu'on « doit produire »; mais, avant de prendre un parti, j'invite avec M. Cellérier (*Le Protestant de Genève*, t. III, p. 139) à bien réfléchir sur les questions suivantes :

« Si la lecture et l'explication de la Bible sont un mode d'enseignement religieux suffisant et le meilleur pour des parents éclairés et des maîtres capables, en est-il de même avec des parents ignorants et des maîtres médiocres, c'est-à-dire avec le plus grand nombre d'entre eux ?

« Ne convient-il pas, dans tous les cas, aux élèves d'avoir, dans la tête et entre les mains, un résumé net et méthodique de ce qu'ils ont lu dans la Bible et des explications qui leur ont été données ?

« A côté de l'explication de la Bible, ne faut-il pas apprendre aux élèves comment elle doit être écoutée, pourquoi elle est divine et quel bien elle a fait ? A côté de la religion, ne doivent-ils pas connaître les preuves et les effets de la religion, et, pour les faire connaître, ne faut-il pas un livre élémentaire ?

« Je suis fortement convaincu qu'un Catéchisme ne peut pas tenir lieu de la lecture de la Bible. Je reconnais qu'on a eu souvent le tort de donner dans l'ensei-

gnement religieux trop de place au premier, pas assez à la seconde. Mais il faut, à côté de la Bible, des livres élémentaires tout imprégnés de son esprit, mais plus méthodiques, plus directs et plus courts. »

Mais n'arrêtons pas ainsi d'entrée les adversaires des Catéchismes, et voyons ce que propose M. Fontanès (*op. cit.*, p. 67) : « Je voudrais qu'on recueillît dans les « Évangiles les histoires dont la moralité est frappante, « les paraboles les plus claires et d'une explication im- « médiate....; je suivrais l'ordre des faits, et je m'arrê- « terais avec plus de complaisance sur l'histoire de la « passion du Seigneur. Comme catéchiste, j'exigerais « qu'on me rendît compte de chaque trait, l'un après « l'autre, et je défendrais expressément d'en apprendre « un seul par cœur. » Voilà, nous en convenons, une excellente méthode qui réussit parfaitement à Genève, où elle est appliquée depuis plusieurs années, reste seulement à savoir si c'est là tout. Pour des enfants, rien de mieux, nous le dirons plus loin, la base historique est la seule bonne dans l'instruction religieuse; mais les enfants deviennent catéchumènes, et alors il faut coordonner cette instruction religieuse qu'ils ont reçue d'une manière morcelée; cette coordination, qui la fera? — L'élève? — Mais il est le plus souvent incapable; là où le théologien rencontre tant de difficultés, comment le catéchumène réussirait-il? la certitude des difficultés à vaincre ne suffirait-elle pas déjà pour le détourner de ce travail? — Le *pasteur seul* sans le contrôle de l'Église? — Mais alors vous pouvez avoir des Catéchismes opposés aux convictions de la majorité des membres de l'Église, des Catéchismes antichrétiens, et l'Église qui n'en interdirait pas l'usage, manquerait à son devoir.

Que deviendrait, en effet, l'autorité pédagogique de l'Église que nous avons établie ? Que devient ce devoir impérieux de veiller à ce « que les meilleures directions, « celles qui lui paraissent le plus conformes à la Parole de Dieu et à la vérité, soient données à ses enfants ? » Et qui pourrait nier la nécessité de la coordination des vérités enseignées dans la première instruction religieuse ? A-t-elle fait autre chose, cette instruction, qu'entasser détail sur détail, une vérité sur un fait, un point de morale sur un point d'histoire, un dogme sur une parole de l'Écriture ? Tout cela reste pêle-mêle, comme les couleurs qui chargent la palette d'un peintre ; il y a là tous les éléments d'un magnifique tableau, mais encore faut-il qu'une main habile les utilise et les dispose. Si donc la mise en ordre de tous ces matériaux est nécessaire, c'est à l'Église qu'elle appartient, c'est elle qui doit faire son Catéchisme ou tout au moins approuver parmi les Catéchismes qui paraissent, ceux qui lui semblent pouvoir faire *des chrétiens*. Le Catéchisme, dit Vinet (*Théologie pastorale*, « p. 285), présuppose la Bible, qu'il ne fait que résumer « et systématiser. *Le retrancher serait un excès fâcheux.* »

Nous venons de l'indiquer, le but du Catéchisme est de coordonner, de grouper, de systématiser l'enseignement religieux qui a été donné aux catéchumènes. En général, il n'apprend pas de vérités nouvelles, il ne fait que mettre en ordre ce qui a été donné d'une manière décousue, il s'adresse à des intelligences assez développées qui exigent déjà une vue d'ensemble, qui veulent voir un tout ; en un mot, le Catéchisme n'est pas fait pour les enfants, il est fait pour les catéchumènes, et rien que pour les catéchumènes. Longtemps cette vé-

rité a été méconnue, on a imposé les Catéchismes aux enfants et c'est pour cela qu'on les a attaqués. « On savait
 « (Paröz, *De l'enseignement religieux dans les écoles*,
 « p. 5) que l'intelligence dans son développement pro-
 « cède toujours du simple au composé, de l'effet à la
 « cause, on savait qu'avec l'enfant on ne peut épuiser
 « tout d'un coup un objet ou une partie d'un objet, que
 « certaines explications doivent être renvoyées jusqu'à
 « ce qu'il puisse les comprendre, qu'en un mot l'en-
 « seignement doit être approprié à l'intelligence qui le
 « reçoit, » et pourtant ces principes ont été trop mécon-
 nus dans l'enseignement en général comme dans l'en-
 seignement religieux. On parlait de l'abstraction pour
 expliquer le fait concret, de la règle générale, de la dé-
 finition pour faire connaître les faits d'où elle découle,
 de la notion complexe qui n'est comprise qu'autant
 qu'on possède les notions élémentaires qui la consti-
 tuent, pour arriver à la connaissance de ces dernières.
 Et encore supposait-on souvent celles-ci, et ne cher-
 chait-on pas même à les donner *a posteriori* ! L'ensei-
 gnement est alors le plus mauvais possible, il devient
 une affaire de mots, un vain bruit où l'intelligence ne
 trouve presque rien à prendre. Et en même temps que
 l'on méconnaissait les procédés de l'intelligence pour
 arriver à la connaissance de la vérité, on méconnaissait
 la force de cette même intelligence. On croyait que l'on
 devait épuiser un objet avec l'enfant avant de passer à
 un autre. On croyait devoir traiter successivement et
 systématiquement tout ce qui se rapporte au dogme et
 à la morale, et l'on ne s'apercevait pas que, quand on
 avait fait un cours, il fallait le recommencer parce qu'il
 n'avait pas été compris et retenu comme on le pensait

et l'espérait. On s'étonnait que quelque chose d'aussi bien lié ne restât pas dans l'esprit des enfants, quand on aurait dû s'apercevoir qu'il n'y restait pas par cela même qu'il était trop lié et trop philosophique.

De ce qui précède il ressort avec évidence que les Catéchismes (du moins la plupart de ceux qui ont été employés) ne peuvent être mis à la base de l'enseignement religieux, ils y sont inutiles, nous dirions presque dangereux; car ils font considérer la religion comme une science, une affaire de mémoire, et, de plus, ils font perdre un temps précieux. « Tout ce que nous venons
« de dire sur les inconvénients du Catéchisme a déjà
« été confusément senti par tout le monde, et nous ne
« sommes guère ici que l'interprète d'un besoin général,
« d'une pensée qui est en germe dans tous les esprits,
« même dans ceux qui sont le plus prévenus en faveur
« des Catéchismes. En veut-on une preuve? C'est que
« depuis longtemps l'on éprouve le besoin de faire en-
« trer l'histoire sainte dans l'enseignement religieux,
« et jusqu'à un certain point l'on a déjà satisfait à ce
« besoin » (Péroz, p. 29-30).

Dès les premiers moments de leur existence, dit M. Fontanès, les enfants se trouvent sous l'empire des sens, et ils s'essaient à reproduire dans leur imagination ce qu'ils ont reçu. Ils vivent habituellement dans la sphère des objets qui affectent leurs yeux et leurs oreilles et ne s'occupent que de faits présents, passés ou attendus. Leur intelligence grandit tous les jours, mais c'est l'intelligence des faits. C'est donc par l'étude des faits qui servent de base à la religion que l'on doit commencer leur instruction; or, les faits d'où l'on a tiré la religion avec sa morale et ses dogmes sont ceux

qui sont renfermés dans la Bible, c'est donc par l'histoire de la Bible qu'il faut commencer l'enseignement religieux, « il doit être basé tout entier sur la Parole de Dieu et doit se donner sous la forme *historique*, « celle dont Dieu lui-même s'est servi pour se manifester au genre humain, celle qui semble adaptée, entre toutes les autres, aux besoins spéciaux de l'enfance. « L'histoire, en effet, dit M^{me} Necker, fournit le fil auquel viennent se rattacher les vérités éternelles de la foi et de la morale. Sous cette forme simple et parlante, les croyances les plus nécessaires trouvent dans de jeunes esprits un accès qu'il serait difficile de leur ouvrir autrement. C'est dans le récit des faits bibliques qu'il faut chercher, non à prouver la vérité, mais à la présenter au cœur, vivante et personnifiée. Et dans le champ de l'histoire sainte on doit s'attacher surtout à l'histoire de Jésus, foyer dont les rayons éclairent le passé tout à la fois et l'avenir du genre humain, source de la vie pour toute âme d'homme ou d'enfant qui entre en communion avec lui et par lui avec le Père. Cet enseignement, suivi pendant quelques années au moyen de cours successifs et gradués, préparerait admirablement l'enseignement des catéchumènes; les enfants emporteraient tout au moins un aperçu de l'ensemble des vérités évangéliques qui toutes leur auraient été exposées, il y aurait là une collection riche et instructible que le Catéchisme aiderait le pasteur à classer en peu de temps » (B. Cellérier, *Conseils pour la direction des écoles de patronage*, p. 62).

« Un écueil contre lequel on donne très-souvent est celui que j'appellerai l'intellectualisme en matière de foi. Il est fatal de former des raisonneurs; mais, pas-

« sez-moi l'expression, il serait plus fatal encore de former des perroquets. Faire de la religion une leçon apprise seulement, une connaissance, un système théologique, non une vie, voilà le piège.... » (B. Cellérier, p. 82), et c'est dans ce piège que tombent tous ceux qui mettent le Catéchisme à la base de l'instruction religieuse. Quelle erreur de s'imaginer conduire l'enfant à la foi chrétienne qui est toute vie et tout amour par cela seul qu'on aura logé dans cette mémoire les vérités évangéliques ! « L'objet de l'instruction religieuse, dit Vinet (*Théol. pastor.*, p. 284, 285), n'est pas seulement d'apprendre aux enfants leur religion.... mais de fonder une vie. » Jésus-Christ, la personne de Jésus-Christ, dans notre cœur, et non pas seulement sa doctrine dans notre tête, voilà la vie, voilà cette vie que Vinet nous demande de fonder en nous. Or, pour arriver à ce résultat, quel plus sûr moyen que la méthode historique ? pour obtenir l'amour de l'enfant, comment ne pas lui montrer l'amour de Dieu ? « C'est par des histoires essentielles que Dieu s'empare de notre cœur, » dit encore Vinet (*Homil.*, p. 91). C'est donc la méthode historique qu'il faut employer en premier lieu dans l'instruction religieuse. Mais nous ne pouvons supposer une vie chrétienne sans connaissance chrétienne, il faut des idées, des vérités nettement posées, un enseignement positif confié à la mémoire des catéchumènes : un enseignement décousu a pu suffire à l'enfant, mais il faut plus au jeune homme, des vérités éparses ne résistent pas aux tempêtes des passions ; il faut plus que des forts détachés, il faut encore un rempart solide et continu pour défendre une ville contre les attaques du dehors, ce rempart c'est le

faisceau qui réunit toutes les vérités de la religion, c'est le Catéchisme qui rassemble tout ce qui était dispersé et qui prouve une fois de plus que l'union fait la force. Si donc la base historique est indispensable pour produire la vie chrétienne, le Catéchisme de son côté est nécessaire pour résister aux attaques de la mort spirituelle.

Peut-on concevoir un Catéchisme tel qu'il puisse être employé uniquement partout et dans tous les temps? Voilà une question à laquelle nous n'hésitons pas à répondre négativement. En effet, on ne peut faire abstraction de l'époque à laquelle un Catéchisme est composé et des lecteurs pour qui il est composé. La différence des intelligences, les divers degrés de culture intellectuelle empêcheront toujours de donner à l'ignorant ce qui convient au savant, et au savant ce qui suffit à l'ignorant. De plus, les idées généralement répandues à une époque, variant à chaque instant, exigent une variation semblable ou plutôt inverse dans les développements de l'une ou l'autre partie du Catéchisme. A telle époque, en effet, l'apologétique a dû tenir la plus grande place dans un Catéchisme; quand à telle autre, elle fut presque inutile. Au temps de Luther, nul ne songeait, dans les masses, à attaquer le Christianisme; pourquoi alors le défendre, pourquoi donner au peuple l'idée qu'il pût être attaqué? A l'époque de Saurin, les idées antichrétiennes commençaient à circuler dans la foule; on voyait que lettrés et ignorants allaient attaquer la révélation; ne pas faire une large place à l'apologétique, c'eût été faillir à son devoir, c'eût été faire une œuvre incomplète. Le Catéchisme est donc essentiellement variable, et le seul

moyen de le juger sainement est de se transporter au moment de sa composition, de vivre au milieu des idées de ce temps, et de voir s'il répond à ses exigences. A ces motifs ajoutons enfin le fait d'un développement religieux et théologique dont on a essayé de contester la légitimité, mais dont on ne saurait nier l'existence : la comparaison des dogmes dans les divers Catéchismes le montrera pleinement.

Tout ce que nous avons dit prouve aussi qu'il est impossible de répondre *à priori* à cette autre question : Que *doit* contenir un Catéchisme ? Pour que la réponse soit possible, il faudrait ajouter : à notre époque, ou à telle époque, en tenant compte des idées généralement répandues, de la moyenne du développement intellectuel de la jeunesse du pays auquel il est destiné, enfin de l'état des sciences théologiques. Nous répondrons plus catégoriquement si l'on nous demande ce que *peut* contenir un Catéchisme. Selon les exigences du moment, on peut y trouver un aperçu complet de la religion chrétienne, un exposé des connaissances religieuses que fournit la raison, les certitudes plus vastes et plus sublimes que la révélation y ajoute, un abrégé systématique de l'Écriture, l'indication des livres sacrés et quelques idées de leur contenu, un abrégé d'histoire sainte, la morale évangélique, une théorie de l'Église, de sa constitution et de son culte, un peu d'apologétique, pour que la foi puisse se défendre, un peu d'histoire ecclésiastique, quelques notions de controverse, pour qu'elle comprenne comment il se fait que la chrétienté ne forme pas une seule Église, et enfin quelque idée de la conservation des monuments qui servent de base à la foi. Tel est le

champ que peut embrasser le Catéchisme; nous avons dit ce qui doit l'étendre ou le restreindre.

La forme par demandes et réponses est la plus appropriée aux jeunes intelligences, c'est celle qui grave le mieux dans l'esprit les vérités que l'on veut faire retenir; c'est là ce que personne ne conteste, aussi n'est-ce pas de ce côté qu'elle a été attaquée. M. Fontanès (*Relig. et Christ.*, p. 57) nous dit seulement: « Le dialogue rédigé à l'avance est toujours le même, il ne s'arrête pas aux besoins divers des esprits; si les réponses sont données toutes faites à l'élève, il ne prend pas la peine de chercher en lui-même ce qu'il éprouve, ou ce qu'il sait et ne pense pas. » Or, si tout cela est vrai, si ces inconvénients sont réels quand il s'agit de donner à des *enfants* des Catéchismes ainsi rédigés, quand surtout, comme autrefois, on fait apprendre une section de Catéchisme non expliquée, gravant ainsi dans la mémoire des mots et non des pensées (Luther, lui-même, dans la préface de son Catéchisme, recommandait, sans l'imposer il est vrai, cette méthode), faut-il renoncer à employer cette forme, dite *érotématique*, dans un résumé de connaissances déjà acquises, destiné à des catéchumènes? L'expérience en a été faite, et des pasteurs que nous avons consultés sur ce point ont été unanimes pour reconnaître la nécessité actuelle de cette forme. La nier, ce serait méconnaître le développement intellectuel du plus grand nombre des catéchumènes, ce serait les croire bien supérieurs à ce qu'on les trouve, ce serait par-dessus tout négliger un puissant moyen de graver dans la mémoire des vérités sur lesquelles bien peu reviennent après leur instruction religieuse; cette forme est le plus fort burin à

ment, Luther ne les prévoyait pas, et ce ne fut qu'après avoir visité les Églises de la Saxe, en 1528 et 1529, qu'il vit une profonde lacune et chercha à la combler. « J'ai été visiteur des Églises, dit-il dans sa préface au grand Catéchisme, et j'ai vu le pauvre peuple si ignorant que j'en ai eu pitié. » Ces paroles si touchantes suffisent à elles seules pour nous expliquer l'origine de ses Catéchismes, elles nous dispensent d'insister sur l'initiative, d'ailleurs digne d'éloges, qu'avait prise l'Électeur dès 1525, en engageant des théologiens à rédiger des livres catéchétiques¹.

Déjà, dans quelques circonstances, on avait fait des résumés de la doctrine réformée, soit pour avoir un type d'après lequel on devait faire l'instruction religieuse dans les communes qui avaient adhéré à la Réformation, soit pour examiner les pasteurs appelés à donner cette instruction. Les frères Moraves eux-mêmes avaient déjà des Catéchismes que Luther a connus et imités. Aussi nous n'avons pas, dit M. Schæffer (p. 109), l'idée de faire entendre que Luther fut le premier à composer des Catéchismes, ni même que ces ouvrages sont une œuvre purement réformée. Nous savons que, dès les premiers siècles de notre ère, saint Augustin, Gerson au moyen âge, et principalement les sectes dites hérétiques des siècles immédiatement antérieurs à la Réformation, s'étaient occupés de catéchétique. Depuis la fameuse école des catéchètes à Alexandrie jusqu'aux Wiclefites, aux Vaudois et aux frères Moraves,

¹ Voyez dans de Wette, une lettre de Luther à Hausmann, 2 février 1525 : « *Jonæ et Islebio mandatus est catechismus puerorum parandus* ; » et une autre du 26 mars : « *Catechismus, sicut antea dixi, mandatus est* ; » II, 624, 635.

chaque siècle avait vu naître quelque petit livre ayant pour but de mettre à la portée des enfants les vérités fondamentales du Christianisme. Mais, quel que soit le mérite des Othon de Bamberg, nous n'en sommes pas moins obligé de convenir que la théorie catéchétique se trouvait encore à l'état d'enfance au commencement du seizième siècle, témoin certain Catéchisme catholique de 1494, qui, malgré sa singulière composition, fut reçu par la chrétienté avec une faveur marquée. Il restait, à cet égard, beaucoup à faire à une Réformation qui prit essentiellement à cœur la régénération religieuse des peuples.

Aussi, lorsque parurent ceux de Luther, plusieurs Catéchismes étaient déjà sortis du mouvement réformateur; Catéchismes très-imparfaits sans doute, mais qui n'en sont pas moins infiniment supérieurs à ceux des siècles précédents. Ainsi, les Catéchismes publiés par J. Jonas, 1522; par Urb. Rhégius, 1523; par Bugenhagen, 1524; par Brentz, 1527 (il en publia un autre plus tard); par Hegendorf, par Lachmann, par Althammer, 1528, auxquels nous pourrions ajouter ceux de plusieurs autres, d'Agricole, de Gretzinger, de Folz, tous ces Catéchismes laissent beaucoup à désirer: la polémique y occupe trop de place, la disposition des matières y est trop peu logique; leur forme les rend difficilement accessibles aux enfants, et le fond n'en est pas toujours évangélique. Néanmoins la plupart d'entre eux ont une supériorité incontestable sur les monuments catéchétiques que nous ont légués les siècles antérieurs.

C'est surtout à Strasbourg que la Réformation donna de bonne heure un nouvel élan à l'enseignement ca-

téchétique. Il y parut en 1516 un Catéchisme dont les tendances protestantes font voir que cette ville était mieux préparée qu'aucune autre à se ranger, au premier appel, sous la bannière de l'Évangile¹. En 1527 parut un écrit catéchétique, dont une nouvelle édition augmentée fut publiée, en 1529, sous le titre suivant : *Kinderbericht und Fragstücke vom Glauben*, Wolf Capilons, 1529; c'est un exposé clair et précis de la doctrine chrétienne sous forme de demandes et réponses.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que, lors de l'apparition des Catéchismes de Luther, plusieurs écrits catéchétiques de quelque valeur circulaient déjà dans la chrétienté. Et encore sommes-nous loin de les avoir mentionnés tous; car Luther lui-même avait, avant 1529, publié plusieurs petits traités religieux, qu'on avait reçus avec empressement, et à l'instar desquels furent publiés la plupart des Catéchismes que nous avons énumérés en dernier lieu. Luther n'hésita pas à les faire passer, presque tous, dans ses Catéchismes, après les avoir remaniés, principalement pour en retrancher certains passages encore entachés de romanisme. Au premier rang de ces écrits figure : l'*Explication de l'Oraison dominicale pour les laïques simples et ignorants*, de 1517, puis l'*Explication du Décalogue, du Symbole et de l'Oraison dominicale*, qui parut en 1520, etc.

Les matériaux étaient prêts, il ne restait plus qu'à en séparer tout élément impur et à en former un ensemble harmonique lorsque Luther fut amené par les déplorables résultats de la visite des Églises à mettre la main à l'œuvre.

¹ Röhrich, I, 259, *Gesch. der Ref. im Elsass u. besonders in Strasburg*, 3 t. en 4 vol., 1830-32.

Il eut pitié de ces pauvres pasteurs qui, pour la plupart, ne savaient pas même le Décalogue et le Symbole des apôtres¹ : il eut pitié de ces paysans dont la majeure partie se figurait que cesser d'être catholique, c'était cesser d'être chrétien, et il prit la résolution d'écrire un livre populaire de doctrine. Il fit deux Catéchismes qui avaient des destinations bien distinctes : le petit était pour le peuple ; du grand, Luther voulait faire le *vade mecum* des pasteurs, qui devaient y puiser à la fois une instruction religieuse propre à les édifier eux-mêmes et des développements de la doctrine chrétienne pour leurs ouailles ; ils parurent en 1529.

On a dit que le petit Catéchisme avait paru au mois de janvier, et que le grand l'avait suivi dans le mois d'octobre de la même année. Deux motifs nous empêchent d'admettre cette opinion et militent victorieusement en faveur de l'antériorité du grand Catéchisme. Dans la préface du petit Catéchisme (v. 17), il est fait mention du grand Catéchisme en ces termes : *Postquam hanc brevem Catechismi expositionem absolvisti, tum illam longiorem tractationem ingredieris.....* ; en second lieu, Obsopœus déclare que le grand Catéchisme parut au mois de juillet, *calendis juliis* (*Hase libri symbolici*, Lipsiæ 1837, p. 130).

Ces Catéchismes sont uniquement l'ouvrage de Luther, personne ne l'en avait spécialement chargé, et pendant longtemps aucun acte ne les imposa à l'Église ; ils firent une impression des plus profondes sur toute

¹ *Vulgus, item plerique Parochi adeo nullam christianæ doctrinæ cognitionem habent, ut dicere etiam pudeat. Et tamen omnes.... Orationem dominicam, Symbolum apostolicum et Decalogum, non solum intelligunt, sed ne verba quidem referre possunt. Præfatio Martini Lutheri, 2, 3.*

la chrétienté. L'Église catholique se déchaîna violemment contre eux : elle en redouta tellement l'influence que Philippe d'Espagne et Ferdinand I^{er} jugèrent à propos d'en défendre la lecture par des édits d'une rigoureuse sévérité ; de leur côté, les protestants qui en sentaient l'utilité, s'empressèrent de les introduire dans toutes leurs écoles et dans toutes leurs Églises, et l'on s'accoutuma à les regarder comme l'expression fidèle de la doctrine de la confession luthérienne. Leur autorité symbolique ne fut fixée que par la *Concordia*, et pendant une longue série d'années elle alla toujours en croissant. Non-seulement ils furent incorporés à tous les recueils des œuvres de Luther, et à toutes les éditions des livres symboliques de l'Église protestante, mais encore il en parut de tous côtés des éditions spéciales et d'innombrables traductions. Si nous en croyons Mathesius, cent mille exemplaires en avaient été répandus en 1568, et l'on peut hardiment affirmer que, le livre de Dieu mis à part, aucun livre n'obtint les honneurs de la réimpression plus souvent que le petit Catéchisme de Luther.

D'autre part, des hommes poussant jusqu'à l'idolâtrie une si légitime admiration, essayèrent quelquefois de revendiquer pour les Catéchismes de Luther la reconnaissance d'une inspiration littéraire ; cette manière de voir compte, même de nos jours, d'assez nombreux représentants.

A la base du *petit Catéchisme*, que nous avons seul à examiner, se trouvent les trois points fondamentaux qui figurent dans la plupart des Catéchismes antérieurs : le Décalogue, le Symbole des apôtres et l'Oraison dominicale. C'est pour Luther la base du Christianisme ; car

en 1526 il écrivait déjà ces remarquables paroles : « Il
 « nous faut tout d'abord dans le culte allemand un bon
 « Catéchisme, simple, élémentaire. Je ne sais mieux
 « présenter cet enseignement qu'il n'a été donné dès le
 « commencement du Christianisme et qu'il n'est resté
 « jusqu'à nos jours, c'est-à-dire en trois points. Les dix
 « Commandements en premier lieu, le Symbole et Notre
 « Père : dans ces trois points nous trouvons simplement
 « et brièvement ce qu'il est nécessaire à un chrétien de
 « savoir.... » A ces paroles, Plantz (*Histoire du dogme
 chrétien*) ajoute : « Il ressort de cette expression que le
 « Réformateur ne voulait introduire aucun changement
 « ni dans la doctrine ni dans la manière d'enseigner,
 « mais il pensait rétablir en ceci la coutume de la primi-
 « tive Église. »

Luther y ajouta les deux sections relatives aux deux sacrements de l'Église protestante, attachant à ces deux chapitres autant d'importance qu'aux trois premiers. Entre le chapitre qui traite du Baptême et celui qui traite de la sainte Cène, on en intercala plus tard un autre intitulé : *Des Clefs du royaume des Cieux*. S'il ne fut pas composé par Luther, et il est de fait qu'on ne le retrouve sous sa forme actuelle dans aucune des premières éditions des Catéchismes, pas plus que dans les éditions les plus anciennes de ses œuvres, il fut composé presque en entier de ses enseignements et de ses paroles, dit M. Schæffer. Aux chapitres déjà nommés Luther ajouta des prières du matin et du soir et des prières de table; plus tard, *Le Tableau domestique ou Instructions pour tous les états tirées de l'Écriture sainte*. En 1523, il donna en latin la formule reçue du baptême; en 1524, il la publia en allemand, et en

1526, il l'accommoda à l'usage de l'Église. « Je ne puis, « dit Hase (p. 128), indiquer à quelle époque elles furent « ajoutées au Catéchisme. »

Pour rendre ce livre plus propre encore à l'usage auquel il le destinait, Luther le rédigea sous forme de dialogue ou plutôt de demandes et réponses, pensant que cette forme le rendrait plus qu'aucune autre accessible au peuple ; car c'est bien pour le peuple que ce livre a été écrit, Luther nous le dit dans sa préface : « Il sera comme une petite encyclopédie religieuse, mise entre les mains de chaque père de famille. « A ce dernier d'en transmettre le contenu à tous ceux « qui logent sous son toit ; c'est le père qui suppléera à « l'école et qui continuera l'œuvre de l'instruction religieuse auprès de ceux dont Dieu lui a donné le gouvernement. » « Bellepensée, dit M. Schæffer, et vraiment « digne de fixer l'attention de tous les chefs de famille « au dix-neuvième siècle ! » Luther atteint son but, et l'on ne se trompe pas quand on place son Catéchisme au-dessus d'un grand nombre de ceux qui le suivirent ; c'est de lui que Vinet disait (*Théolog. pastor.*, p. 287) : « Encore aujourd'hui je préférerais à tous les Catéchismes que je connais celui de Luther. »

« Néanmoins, dit Stier (*Vues catéchétiques spéciales*), « il est des hommes qui se demandent encore si ce Catéchisme forme un tout organique, ils lui reprochent « une forme trop sèche, trop scolastique. » Sans doute, si dans une instruction religieuse on s'en tenait à ce qui est écrit, si l'on ne développait pas les matériaux, si l'on traitait séparément les divers points du Catéchisme, il pourrait mériter ce reproche, mais du moment où l'on saisit avec justesse ces différents points,

si on les explique bien dans leurs rapports mutuels, on trouve qu'ils forment un système complet, non-seulement de doctrine, mais encore d'économie du salut. On peut parler d'une forme scolastique sèche dans une mauvaise tractation du texte, mais on ne peut employer ce terme pour les paroles de Luther, paroles simples, enfantines, nerveuses et saisissant les profondeurs de la vie; il avait dit: « Si nous voulons élever des enfants, il faut devenir enfant avec eux, » et il s'en était souvenu en écrivant son Catéchisme.

La loi de Dieu représente toute la révélation de Dieu dans l'ancienne alliance, qui ne consiste pas seulement dans les dix Commandements, mais dont le point principal c'est la *loi* qui conduit à Christ, loi qui prescrit la condamnation, mais qui révèle aussi le besoin du salut. Les paroles du commencement: « Je suis l'Éternel, ton Dieu, qui t'ai tiré du pays d'Égypte, » présupposent nécessairement un regard en arrière sur les révélations primitives de ce Dieu, car elles désignent tout Jéhovah qui a parlé aux hommes dès le commencement et y placent immédiatement en regard, le peuple de Dieu, conduit hors d'Égypte afin qu'il ne serve pas les faux dieux.

Qu'est-ce qui doit naturellement suivre, sinon la foi de l'Église apostolique dans le Dieu trinitaire, en un mot, le Symbole des apôtres, qui nous conduit par ses premières paroles: « Je crois en Dieu..... » dans le centre du Christianisme. On peut dire, il est vrai, qu'avant d'énumérer les commandements de Dieu, il aurait fallu le connaître, et qu'après avoir éveillé le besoin du salut, on devait arriver directement à Jésus-Christ; mais il ne faut pas oublier que le Réformateur

ne voulait introduire aucun changement dans la manière d'enseigner, qu'il pensait rétablir la coutume de la primitive Église, et que par là il était astreint à faire un usage séparé des documents transmis par l'ancienne Église. Par son deuxième et son troisième article, le Symbole se rattache avec exactitude à l'histoire du Seigneur, en sorte qu'il présente toute l'histoire du Christ depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et qu'il comprend la formation de l'Église par le Saint-Esprit. Ainsi, le Catéchisme se rattache d'une manière très-étroite à l'histoire, il descend au fond de la vie intime par l'Oraison dominicale, et pour que rien ne manque au complet, il ajoute les institutions du Seigneur pour l'Église et les moyens de grâce. Nous trouvons donc dans ces cinq points principaux un tout de doctrine : promesses et lois accomplies dans la grâce du Christ et la prière pour devenir participant de cette grâce d'en haut jusqu'à la réunion avec le Seigneur. Il y a un ordre logique auquel Luther avait songé, puisqu'il disait : « L'homme
« doit savoir trois choses pour être sauvé : 1^o d'abord
« ce qu'il doit faire et ce qu'il doit ne pas faire, c'est
« ce que lui enseignent les dix Commandements ;
« 2^o lorsqu'il voit qu'il ne peut ni agir ni renoncer par
« ses propres forces, il faut qu'il sache où il peut
« prendre et trouver assez de force pour faire et ne pas
« faire, c'est ce que lui enseigne la foi ; 3^o il faut qu'il
« sache *comment* il peut agir et renoncer, c'est la prière
« qui le lui enseigne. » Est-ce à dire que ce plan de Luther est le meilleur possible ? Nous ne le pensons pas, nous aurons plus tard l'occasion de dire pourquoi.

Dans ce livre, Luther s'adresse tantôt à la faculté de comprendre, tantôt au sentiment religieux, mais c'est

surtout à la *volonté* qu'il fait appel; c'est le *côté pratique* qui y prédomine; ce qu'il voulait, c'était donner au peuple la seule chose nécessaire. Luther fut l'homme du peuple (Schæffer, p. 67). C'est au peuple qu'il touchait par sa naissance, c'est vers le peuple que le portait la nature de son génie. Enfant, le fils du pauvre mineur vit de près le triste état dans lequel se trouvaient les classes inférieures de la société. Plus tard, ses entrailles s'émurent de pitié à l'aspect de cet abîme de corruption que lui révéla le confessionnal. Le cri de tant d'âmes en souffrance trouva un écho au fond de son cœur, et il s'écria plein d'enthousiasme: Oui, je donnerai au peuple la seule chose nécessaire! Dites-le vous qui connaissez ses œuvres, dites-le vous qui avez lu son Catéchisme, ce but l'a-t-il atteint?

Quant au style de Luther, il serait difficile de trouver ailleurs un langage qui unît à tant de simplicité et de naturel tant de noblesse et d'élévation, c'est surtout dans ses développements du Décalogue et du Symbole qu'il est admirable. Et ici je m'adresse même aux théologiens modernes qui appellent la forme érotématique un moule grossier, je les renvoie à la lecture de ce livre, et qu'ensuite ils viennent nous dire, s'il est possible, de rendre au peuple plus nettes et plus saisissantes les vérités qu'il s'agit de lui faire connaître. On pourra nous citer, et nous en connaissons, des Catéchismes rédigés par demandes et réponses dont la lecture est monotone, fatigante, mais nous n'en connaissons pas qui attache plus que le petit Catéchisme de Luther. Il est plus que tout autre à la portée du peuple, on sent que l'on s'adresse à des intelligences peu cultivées, les réponses sont courtes et simples, faciles à saisir et à retenir.

Disons enfin, en terminant, que le but pratique de Luther et ce fait qu'il s'adresse aux besoins naturels et permanents de l'homme ont fait la stabilité de son Catéchisme et lui permettent d'être employé encore de nos jours quand on a dû en abandonner tant d'autres.

CATÉCHISME DE CALVIN.

La Réforme venait de s'établir à Genève. Le 23 août 1535, le conseil avait publié l'Édit de Réformation; quelques mois après (1536), Calvin arrivait et était retenu par Farel qui l'obligeait au nom de Dieu à accepter la charge de pasteur. Frappé de l'ignorance du peuple, désireux de lui inculquer des idées religieuses fermes et positives, obligé aussi par les circonstances de montrer au monde que la Réformation était plus qu'une négation, il publia immédiatement, vraisemblablement avec l'assistance de Farel, un Catéchisme français¹. Le titre de l'édition latine² qui suivit prouve bien que ce Catéchisme parut tout d'abord en français, mais on n'en connaît aucun exemplaire. C'est en 1538 qu'il fit paraître à Bâle l'édition latine du Catéchisme dont nous venons de parler, il était divisé en cinquante-huit chapitres.

Ce Catéchisme de Calvin, fait tout entier sur le plan du petit Catéchisme de Luther, fut bientôt mis en usage dans l'Église de Genève. Calvin et Farel adressèrent au Conseil le 16 janvier 1537 un mémoire sur l'organisation de l'Église (*Archives de Genève*, portefeuille des pièces historiques, dossier n° 1170, manus-

¹ *Tunc (anno 1536) edita est a Calvino christianæ doctrinæ quædam veluti formula vixdum emergenti e Papatus sordibus Genevensi Ecclesiæ accommodata. Addidit etiam Catechismum non illum in quæstiones et responsiones distributum quem nunc habemus, sed alium multo breviorum præcipua religionis capita complexum* (Théodore de Bèze, *Vie de Calvin*, Lausanne 1576).

² *Catechismus seu christianæ religionis institutio Ecclesiæ Genevensis, vulgari prius idiomata edita, nunc vero latine etiam donata, Joanne Calvino auctore.*

crit communiqué par M. le pasteur Gaberel), dans lequel nous lisons : « L'ordre que nous avons advisé de
 « y mettre, c'est qu'il y aye une *briesve somme* et facile
 « de la foy crestienne, laquelle soyt aprinse à tous les
 « enfants, et que certaynes fassons de l'année ils vien-
 « nent par devant les ministres pour estre interrogez
 « et examinez... Il est fort requis et quasy nécessaire
 « pour conserver le peuple en poureté de doctrine que
 « les enfants dès leur jeune aage soyent tellement ins-
 « truits qu'ils puissent rendre rayson de la foy affin que
 « on ne laisse deschoyr la doctrine évangélique, ains
 « que la sentence en soy diligemment retenue et baillée
 « de main en main et de père en fils. » Le Conseil approuva cette demande (le 16 janvier 1537, vol. de 1536-1538, 2^e partie, fol. 10), et les enfants durent apprendre le Catéchisme, *la Somme* de Calvin, leur véritable profession de foi.

Mais, comme dit Ruchat (*Histoire de la Réformation en Suisse*), il avait été plus aisé de réformer la doctrine et le culte que les mœurs. Il se trouvait à Genève un grand nombre de personnes qui, accoutumées à vivre dans la licence et dans la débauche, refusaient de se soumettre à la discipline qu'on voulait établir, elles se liguèrent contre les ministres dont elles obtinrent l'exil, et Calvin se retira à Strasbourg; mais bientôt le peuple se lassa des libertins, on revint sur ce qu'on avait fait et on rappela Calvin; le 26 mai 1541, les magistrats lui écrivaient « que les jugements de Dieu étaient tombés
 « sur eux à cause de leur ingratitude envers ses fidèles
 « serviteurs, que depuis plusieurs années ils avaient eu
 « bien des troubles et des embarras dans leur ville;
 « mais qu'ils n'en avaient jamais eu de plus grands que

« depuis que Calvin les avait quittés; que Genève ne
 « ressemblait presque plus à une Église et qu'elle au-
 « rait été presque entièrement dissipée, si Dieu ne leur
 « avait envoyé Viret. »

Calvin céda aux pressantes sollicitations des magistrats et arriva à Genève le 3 septembre 1541, mais il déclara au Conseil qu'il n'acceptait la place de pasteur qu'autant que les Genevois se soumettraient à une discipline précise et sévère. Voici comme Calvin s'exprime sur ce point dans ses adieux aux ministres de Genève, recueillis par le ministre Pinaut (Bonnet, *Lettres françaises de Calvin*, t. II, p. 578) : « A mon retour de Stras-
 « bourg je fis le Catéchisme à la hâte, car je ne vou-
 « lus jamais accepter le ministère, qu'ils ne m'eussent
 « juré ces deux points, assavoir de tenir le *Catéchisme*
 « et la *discipline*, et en l'escripvant on venait quérir les
 « morceaux de papier, large comme la main, et le
 « portait-on à l'imprimerie. Combien que maistre Pierre
 « Viret fust en ceste ville pensez-vous que je luy en
 « montrasse jamais rien. Je n'eus jamais le loisir, et
 « avais bien pensé quelquefois d'y mettre la main, si
 « j'eusse eu le loisir. » Ce fut donc dans ces conditions si peu favorables pour obtenir un bon Catéchisme que parut celui de Calvin; il avait entièrement refondu celui de 1536, avait distribué le texte en demandes et réponses et l'avait divisé en cinquante-cinq chapitres ou dimanches. C'est cette édition que M. Haag donne comme l'édition de Strasbourg (*La France protestante*, 5^e partie, p. 152). Y eut-il véritablement une édition à Strasbourg? C'est possible, puisque MM. Haag et Bonnet le disent; tout ce que nous pouvons conclure des paroles mêmes de Calvin, c'est qu'en 1541 il fit imprimer à Genève une

nouvelle édition française de son Catéchisme, vraisemblablement réimprimée à Strasbourg dans le courant de la même année.

Comme le fait observer Niemeyer, Th. de Bèze se trompe quand il dit : « Anno 1541 scripsit quoque Catechismum *Gallice et Latine*, ab illo priore minime discrepantem, sed multo auctiorem et in quæstiones et responsiones distributum; » il rapporte sans aucun doute à l'année 1541 l'édition latine imprimée à Genève en 1545. Depuis 1541, ce Catéchisme, augmenté de la liturgie, non en 1545 seulement, comme le dit M. Haag, mais en 1543, a été imprimé des centaines de fois en toutes sortes de formats, soit seul, soit à la suite du Psautier, soit avec l'*Institution chrétienne*. Il a été traduit en italien dès 1545, en anglais 1550, en écossais 1570, en hollandais 1646, en basque, en polonais, en hongrois, en allemand 1563, en grec par Henri Estienne 1551, et en hébreu par Tremellius 1554.

Ce Catéchisme était pour Calvin une *Confession de foi*, un lien qui devait unir les Églises réformées, il le dit dans sa préface : « Dans l'état de confusion et de dispersion où se trouve à présent le Christianisme; il est à souhaiter qu'il paraisse par des monuments publics que les Églises, séparées les unes des autres par de si longues distances, se reconnaissent néanmoins comme membres d'un même corps, et qu'il y ait un symbole ou une livrée qu'elles se donnent mutuellement pour se distinguer de tant de synagogues de l'Antechrist, dont elles sont environnées. » Il se préoccupait de l'opinion de la postérité et voulait que son Catéchisme fût « comme un symbole solennel de la communion chrétienne. » « Il fut d'une telle auto-

« rité, dit Lenfant (*Discours sur les Cat.*, p. 101),
 « qu'on l'a expliqué tous les dimanches après midi dans
 « toutes les Églises réformées de France jusqu'à la ré-
 « vocation de l'Édit de Nantes, et cela par l'autorité des
 « synodes nationaux, comme cela paraît par le dernier,
 « tenu à Loudun en 1569. » Nous trouvons, en effet,
 que dans un synode national, tenu en 1583 à Vitré, en
 Bretagne, on mit en délibération si on retiendrait le
 Catéchisme de Calvin; ou si on en prendrait un plus
 court, et les provinces furent chargées de venir, ins-
 truites là-dessus, au synode national suivant. Au synode
 de Montauban, tenu en 1594, il fut résolu de garder le
 Catéchisme de Calvin : « A esté arrêté qu'on le retien-
 « dra, et qu'il ne sera permis aux ministres d'en expo-
 « ser d'autres; mais toutes fois, qu'on fera ceste exposi-
 « tion par demandes et responses familières. » Le
 synode de Montpellier, du 25 mai 1598, confirma cette
 décision en ces termes : « L'assemblée, après avoir ouy
 « la lecture des lettres de l'Église de Genève, pesé les
 « raisons contenues et autres qui ont été mises en ad-
 « vant, a ordonné qu'il ne sera rien changé en la litur-
 « gie reçue en nos Églises, chant de pseumes et *for-*
 « *mulaire du Catéchisme.* » Au synode de La Rochelle,
 tenu en 1607, les députés du Bas-Languedoc deman-
 dèrent, « s'il ne serait pas bon de changer quelque
 « chose de la section 52 du Catéchisme, sur ce qui
 « concerne notre communion avec Jésus-Christ, en la
 « prédication de l'Évangile, au Baptême et en la sainte
 « Cène. » Mais ajoute le procès-verbal, « la compagnie
 « n'a point jugé qu'on y deust rien ajouter ou diminuer
 « veu qu'ainsi qu'il est couché il exprime clairement
 « les divers degrés de la foy par laquelle nous recevons

« Christ. » Enfin, le synode de Vitré, en Bretagne, réuni le 18 mai 1617, exigea encore l'usage de ce Catéchisme « en toutes les Églises » (Extraits du *Recueil des synodes nationaux*, appartenant à l'Église réformée de Grenoble; Bibliothèque publique de Genève). Depuis cette époque il est impossible de suivre son histoire en France.

« A Genève, les opinions de ce Catéchisme furent sacramentelles (*Le Protestant*, t. I^{er}, p. 142), elle devinrent la règle absolue de la foi, chaque pasteur devait y être attaché, et on trouve en 1598 et 1603, etc... divers cas où l'on exigea une protestation ouverte de cette adhésion; cet engagement, sanctionné par les ordonnances de 1576, fut, jusqu'en 1647, la seule promesse exigée des ecclésiastiques, on l'abolit en 1659; » néanmoins le Catéchisme resta employé sans opposition pour l'instruction des catéchumènes. M. Lefort, en 1719, pour la première fois (communication de M. le pasteur Archinard), en attaqua certaines expressions inconvenantes. Depuis lors on ne s'en tint plus si rigoureusement au catéchisme de Calvin, à côté duquel s'en glissèrent d'autres. En 1742, « M. de la Rive rapporte que la Société des Catéchumènes ne faisait point distribuer d'autres livres que les Catéchismes de M. Vernet, celui d'Osterwald, le livre des Passages, le Nouveau Testament, les Psaumes, » et l'on s'indigne de voir le livre de Calvin mis ainsi de côté (*Registre de la Compagnie*, séance du 5 mars 1742).

En 1761, le sieur Blanc s'étant permis d'imprimer le petit Catéchisme d'Osterwald, une tempête s'élève dans le sein de la Compagnie, qui prend une décision, ratifiée par les conseils, en suite de laquelle « nul ne pourra

« imprimer ni vendre de livres religieux non approuvés
« par la vénérable Compagnie. » Le 1^{er} janvier 1773,
l'ancien *Modérateur*, regardant les Catéchismes comme
un des moyens les meilleurs pour prévenir l'incrédulité,
proposa de changer le Catéchisme; cette proposition ne fut sans doute pas adoptée, et ce ne fut que le
27 juin 1786 que la Compagnie proposa au Consistoire
de composer un nouveau Catéchisme et de le répandre
ensuite avec le sceau de son approbation; le Consistoire
donna sa sanction à ce projet dans sa séance du 1^{er} février
1787, une commission fut nommée dans le sein
de la Compagnie, et après que son travail fut mainte et
mainte fois révisé, et enfin approuvé, il fut imprimé.
L'année suivante, 1788, le petit conseil approuva ce
Catéchisme qui, dès lors, remplaça officiellement le
Catéchisme de Calvin.

Le Catéchisme du Réformateur avait l'avantage d'être court, n'ayant que quarante pages d'un petit format, il est en forme de dialogue: le ministre interroge et l'enfant répond. L'ouvrage, qui comprend cinq chapitres: 1^o de la Foi; 2^o les Commandements, 3^o Oraison; 4^o Parole de Dieu; 5^o Sacrements, est divisé en cinquante-cinq petites sections ou dimanches, qui devaient être successivement récitées chaque dimanche dans l'Église; il contient enfin quelques prières.

Calvin part du principe que le but essentiel de la vie humaine, c'est de connaître Dieu, de l'honorer et de lui obéir en suivant sa loi. Le chrétien doit se confier en Dieu lorsqu'il le connaît par Jésus-Christ; cette connaissance est comprise dans la confession de foi appelée le Symbole des apôtres. Calvin en explique tous les articles les uns après les autres et en développe les

quatre parties principales : Dieu, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, l'Église; puis il expose les caractères de la vraie foi, il arrive à la loi par la question de la foi et des œuvres. La loi à laquelle nous devons nous soumettre est contenue dans les dix Commandements, celui qui les observe honore Dieu. Mais pour accomplir cette loi il faut le secours de Dieu, qui s'obtient par la prière, dont nous avons un modèle dans l'Oraison dominicale; enfin, pour connaître Dieu, pour l'honorer, pour devenir un peuple consacré à sa gloire, il faut étudier sa Parole telle qu'elle est enseignée dans la sainte Écriture, et enfin participer aux sacrements.

Si le Catéchisme de Luther est pratique, celui de Calvin est loin de lui ressembler, on n'y trouve presque que de la dogmatique et une dogmatique absolue, ou plutôt on n'y rencontre que de la théologie; il est facile de s'en apercevoir dès la première demande.

M. Quelle est la principale fin de la vie humaine?

E. C'est de connaître Dieu.

Calvin réduit donc la religion à une connaissance, à une science. Comment a-t-il pu laisser dans l'ombre la partie morale, comment ne pas s'y étendre quand il restait encore tant à faire pour réformer les mœurs du peuple? La clef de ce problème nous la trouvons dans les circonstances qui accompagnèrent la publication du Catéchisme : pour rentrer à Genève, en 1542, Calvin avait fait jurer par le peuple, non-seulement son Catéchisme, mais encore sa discipline, règle des mœurs qui, sous forme de loi, devait s'imposer à tous les citoyens; c'était une espèce de code de morale, auquel personne ne pouvait se soustraire: dès lors pourquoi insister encore sur la morale dans le Catéchisme? C'eût

été se répéter, demander d'un côté ce qu'on exigeait de l'autre, c'eût été aussi perdre du temps, et nous avons vu combien peu en avait Calvin quand il écrivit son Catéchisme; enfin, c'eût été aller au delà du but: il voulait faire une *confession de foi*, on ne peut donc lui demander plus qu'il n'a donné. Reste à savoir, maintenant, si cette confession de foi, si ce Catéchisme pouvait être mis entre les mains, non-seulement des catéchumènes, mais encore des enfants, comme on le fit; s'il peut, s'il doit servir à l'instruction religieuse? Nous arrivons par là à énumérer les reproches qui lui ont été faits à différentes époques.

Nous laisserons de côté cette accusation d'Audin (*Hist. de la vie de Calvin*, 1841, chap. 27) que le Catéchisme de Calvin n'est qu'une pâle copie d'un Catéchisme catholique de Genève, lequel était un livre presque aussi vieux que les plus vieux chants de son Église, d'une adorable simplicité, tout de miel et de lait, qui ressemblait, du reste, à tous les Catéchismes catholiques..... C'est de la même plume que sont sorties ces lignes: « S'il est un fait historique irrécusable, « c'est que l'apostolat de Calvin fut fatal aux mœurs « de la République. » J'arrive directement à une pétition de principe qu'on lui reproche généralement (L. Benoît, *Études pratiques sur la Catéchisation*, p. 50), malgré le profond caractère dialectique qu'il présente généralement: il admet en principe l'honneur dû à Dieu, et c'est là surtout une conséquence immédiate de la vie chrétienne. Dans tous les cas, on ne peut supposer ce besoin chez les enfants; au contraire, c'est précisément le but qu'on veut atteindre. Partant du principe qu'il faut aux enfants des idées simples, nous

reprocherons au Catéchisme la longueur de quelques réponses beaucoup trop complexes.

Bien peu d'exemples nous suffiraient pour prouver que le langage est certainement au-dessus de la portée de nos catéchumènes, et nous pouvons ajouter qu'il renferme des développements théologiques difficiles à être compris à tout âge et inintelligibles aux enfants, soit ce qui est dit de la descente de Jésus-Christ aux enfers aux p. 20 et 21.

Il est enfin des expressions que l'on ne doit pas faire répéter à la jeunesse, et qui donneraient lieu aux questions les plus inconvenantes (p. 15).

Nous ne terminerons pas sans dire qu'on remarque quelques passages où le dogme est en contradiction avec l'Évangile, dont il ne considère certains textes que sous un seul aspect, sans tenir compte d'autres textes qui lui servent de complément.

CATÉCHISME DE HEIDELBERG.

Ce fut, dit Lenfant (*Discours sur les Catéch.*, p. 102), la raison d'*uniformité* qui donna lieu, en Allemagne, au célèbre Catéchisme du Palatinat ou de Heidelberg. Quelque unis que fussent les théologiens réformés entre eux quant au fond et à l'essence de la doctrine, il était inévitable que la différente manière d'envisager certaines questions subtiles, moins essentielles et moins clairement décidées dans l'Écriture, ne produisît aussi différentes manières de les expliquer, soit dans la chaire, soit dans les écoles publiques. C'est ce qui engagea la piété de l'électeur palatin Frédéric III à assembler ses théologiens, et à les charger de faire de concert un Catéchisme qui fixât la doctrine, qui servît de modèle aux prédicateurs et aux maîtres d'école, et qui remédiât à la confusion qui pouvait naître des différents Catéchismes. L'épître de Frédéric à tous ceux qui ont la direction des Églises et des écoles nous montre que telle fut bien la cause de la composition de ce Catéchisme. Les théologiens qui y travaillèrent étaient Zacharie Ursin, Pierre Boquin, Emmanuel Tremellius, professeurs en théologie, et Gaspard Olevien, premier prédicateur de la cour. Il fut ensuite examiné et approuvé par les inspecteurs des Églises du Palatinat (1562), et rendu public, en 1563, sous le titre de: *Catechismus* ou *Instruction* (*Unterricht*) *chrétienne qui sera donnée dans les Églises et les écoles du Palatinat électoral*. Imprimé dans la ville électoral de Heidelberg par Jean Mayer, 1563, in-8°. Cette édition, comme l'atteste Van Alpen dans son *Histoire du*

Catéchisme palatin (p. 2), diffère en beaucoup de points de celles qui parurent plus tard. Dans la division du Catéchisme, on n'avait tenu aucun compte des dimanches; les questions n'étaient ni séparées des réponses ni numérotées; les passages des Écritures étaient rarement cités, et la demande 80^e sur la Cène et la messe des catholiques était ou oubliée ou mutilée. La même année, on fit une deuxième et une troisième édition, semblables à la première, avec cette seule différence que la deuxième édition contenait cette phrase à la 80^e réponse: « Ainsi donc la messe n'est pas autre chose que le désaveu (*Verläugnung*) idolâtre de l'unique sacrifice et des souffrances de Jésus-Christ »; et à la 3^e: « La messe n'est donc au fond rien autre qu'un désaveu de l'unique sacrifice et des souffrances de Jésus-Christ et une idolâtrie maudite. » Toreo Lagus et Lambertus Pithopœus publièrent encore, la même année, une édition latine de ce Catéchisme, à l'usage des écoliers (*scholarum*).

En 1571 et 1573 parurent de nouvelles éditions de ce Catéchisme, dans lesquelles les questions étaient numérotées, la division en dimanches observée, les passages des Écritures bien augmentés et rattachés à chaque réponse, et contenant enfin des prières privées et publiques. Dans une édition qui parut en 1584, les passages des Écritures cités à l'appui des réponses furent rattachés à chaque membre de phrase et cités en marge. De nombreuses traductions répandirent ce Catéchisme, il fut traduit en latin, en flamand, en anglais, en italien, en bohémien, en polonais, en hongrois, en grec, en hébreu, même en indien; en 1793, le gouvernement de Berne en publia une traduction française qui dut être employée dans le canton de Vaud.

On peut aisément juger, dit Lenfant, qu'une pièce de cette nature ne fut pas à l'abri de la contradiction, surtout dans les circonstances d'alors, où les controverses sur la sainte Cène et sur d'autres sujets s'agitaient avec beaucoup de chaleur, et où la doctrine des réformés sur ces articles n'avait pas encore fait de grands progrès en Allemagne. C'est ce qui parut avec éclat dans la Diète d'Augsbourg tenue en 1566. Il y eut alors des princes qui, à l'instigation de quelques théologiens turbulents, déférèrent Frédéric III à l'empereur Maximilien II comme un novateur qu'il fallait exclure de la paix de religion. L'empereur n'écouta pas des conseils si violents : « Faudra-t-il, dit-il aux princes qui les lui donnaient, faudra-t-il vous répondre, comme fit Jésus-Christ à Salomé : « Vous ne savez ce que vous demandez. » Ignorez-vous qu'il est prince de l'empire. » Cependant il exhorta fortement l'Électeur « à changer et à abolir une religion différente de la Confession reçue de la Diète, et qu'on disait ressentir le Calvinisme. » L'Électeur répondit avec un respect et une fermeté qui lui attira l'admiration de toute la Diète. Appuyé de la bonté de sa cause, et se voyant mal soutenu par ses orateurs intimidés, il entra de lui-même un jour dans l'Assemblée des princes dont on l'avait exclu. Il dit d'abord à l'empereur que dans les affaires humaines, et en toute occasion licite, on le verrait toujours prêt à sacrifier sa fortune et sa vie pour Sa Majesté Impériale, la reconnaissant pour son chef souverain sur la terre ; mais que, pour sa foi et pour sa religion, il ne reconnaissait point d'autre chef et d'autre maître que Jésus-Christ, à qui il devait sa conscience et son âme, la lui ayant engagée par son baptême. En-

suite il s'adressa aux autres princes (son fils Jean-Casimir tenant entre ses mains la Bible et la Confession d'Augsbourg), et il les invita à entrer avec lui dans une conférence amiable, offrant de leur rendre à tous raison de sa foi par l'Écriture et par la Confession d'Augsbourg bien expliquée selon la Parole de Dieu, et de faire l'Apologie de son Catéchisme. Il faut remarquer en passant que dans la Diète de Naumbourg, en 1561, Frédéric, avec plusieurs princes et États de l'empire, avait signé et scellé de son cachet la Confession d'Augsbourg, revue et expliquée par Mélanchton. L'empereur et les princes furent vivement touchés de la fermeté, de la candeur et de la piété de l'Électeur. On voyait les uns fondre en larmes, les autres rendre des témoignages publics à son innocence, et tous unanimement lui donnèrent la direction des affaires de la religion protestante. Ce fut dans cette occasion qu'Auguste, Électeur de Saxe, lui dit en lui mettant la main sur l'épaule : « Frédéric, « vous êtes plus homme de bien que nous tous. »

De leur côté, les théologiens étaient entrés en campagne : Flaccius Ulyricus, puis les théologiens mélanchtoniens de Wittemberg attaquèrent le Catéchisme, que la faculté de Heidelberg défendit par écrit, en 1564. Les catholiques surtout s'en montrèrent les ennemis acharnés ; ils l'expulsèrent, avec les armes de l'évêque, après le traité de Nordlingen ; ils l'attaquèrent principalement avec violence, lorsqu'en 1685 la ligne catholique de Pfalz, de Neubourg, arriva au gouvernement du Palatinat. Les jésuites ouvrirent le feu contre le § 80, ainsi conçu :

« D. Quelle différence y a-t-il entre la Cène du Seigneur et la messe des papistes ? »

« R. La Cène du Seigneur nous assure que nous ob-
 « tenons entièrement le pardon de tous nos péchés, en
 « vertu de l'unique sacrifice de Jésus-Christ, qu'il a lui-
 « même accompli une seule fois sur la croix; et aussi
 « que nous sommes unis par le Saint-Esprit à Jésus-
 « Christ, qui, selon sa nature humaine, n'est mainte-
 « nant que dans le Ciel, à la droite de Dieu, son Père;
 « où il veut que nous l'adorions. Mais en la messe on
 « nie que les vivants et les morts obtiennent le pardon
 « de leurs péchés en vertu de la seule passion de Jésus-
 « Christ, à moins qu'il ne soit encore tous les jours of-
 « fert pour eux par les prêtres : on y enseigne aussi
 « que Jésus-Christ est corporellement sous les espèces
 « du pain et du vin, et que, par conséquent, il doit y
 « être adoré, de sorte que la messe, dans le fond, ne
 « tend qu'à nier l'unité du sacrifice et de la passion de
 « Jésus-Christ, et n'est qu'une maudite idolâtrie. »

En 1690, un jésuite, dans une dispute publique, at-
 taqua cet article, puis il publia deux libelles intitulés,
 l'un : « *Actio injuriarum*, dans lequel il prétend que le
 « Catéchisme de Heidelberg pose faux quand il dit que
 « dans la messe on enseigne que les vivants et les morts
 « n'obtiennent pas la rémission de leurs péchés par la
 « seule passion de Jésus-Christ, s'il n'est encore tous
 « les jours offert par la main des prêtres; il dit que c'est
 « là une calomnie noire, laquelle il fait condamner par
 « la raison à être rayée du Catéchisme aussi bien que ses
 « auteurs à recevoir, pour leur peine, un beau grand
 « soufflet, *Atapam bene sonoram*; » l'autre était intitulé :
 « *Calumniæ inter sacrum et saxum* (*Innocence du Cat.*
 « *de Heidelberg*, avis de la première édition). » L'enfant
 y répondit par deux lettres sur l'*Innocence du Caté-
 chisme de Heidelberg*.

Au commencement du dix-huitième siècle, un catholique, Rittmeyer, ouvrit le siècle par les *Remarques catéchétiques sur le Cat. de Heidelberg*, remarques dirigées surtout contre les questions 80, 94, 97, 98 (*Adorations des saints et des images*). La base sur laquelle les catholiques se plaçaient pour attaquer le Catéchisme était la suivante : Un tel enseignement ne peut être souffert dans un pays où se trouvent des catholiques et qui est régi par un prince catholique. On répondait que le Catéchisme de Heidelberg était un livre symbolique de l'Église protestante, et que ce qu'on attaquait était l'expression exacte et juste des croyances religieuses et particulières des protestants. Le 16 mai 1720 parut néanmoins un décret de l'Électeur Charles-Philippe qui défendait et supprimait le Catéchisme de Heidelberg tel qu'il était répandu ; il en donna, à ce qu'il paraît, une édition qui ne portait pas la demande 80. Mais le clergé évangélique combattit vaillamment pour ce joyau de son Église, et, triomphant du mauvais vouloir des luthériens aussi bien que des catholiques, il obtint la réintroduction du Catéchisme sans aucun changement. En 1738, les jésuites de Cologne renouvelèrent leurs attaques par deux écrits, mais ils n'obtinrent d'autre résultat que d'attacher plus fortement les protestants à leur écrit.

En 1568, le synode de Vierter l'avait adopté ; en 1571, celui d'Emden décida que dans les Églises françaises on se servirait du Catéchisme de Genève, et dans les Églises allemandes de celui d'Heidelberg. A Berne, Saint-Gall, Schaffhouse, on l'introduisit de bonne heure. Les Églises de Hollande avaient été les premières à l'introduire dans l'usage public, ce qui se fit en 1571 par un

décret synodal. Il y fut pourtant sujet à quelques contradictions de la part des Arméniens, connus sous le nom de *Remontrants* (Lenfant, *Discours sur les Catéchismes*).

Ils en demandèrent plusieurs fois la révision aux États-Généraux, ils en obtinrent un ordre pour cela en 1606, et il paraît par les lettres réciproques de deux synodes de la même année, l'un des Églises hollandaises, tenu à Rotterdam, l'autre des Églises françaises, tenu à Dordrecht, qu'on se mit en devoir de faire cette révision, qui pourtant n'eut lieu jusqu'au synode de Dordrecht en 1618. Dans la 47^e session, il fut ordonné, de la part des États-Généraux, de revoir et d'examiner ce Catéchisme, afin que chacun sût s'il n'y avait rien de contraire à la Parole de Dieu. Cet ordre s'exécuta le même jour qu'il fut donné, et dans la session 48^e, malgré les diverses considérations présentées sur ce Catéchisme, il fut déclaré du consentement de tous les théologiens, tant hollandais qu'étrangers, que la doctrine du Catéchisme du Palatinat était conforme à la Parole de Dieu, qu'il n'y avait rien à y changer ni à y corriger, que c'était un abrégé fort exact de la doctrine chrétienne orthodoxe, et qu'étant accommodé avec prudence toute singulière à la portée de la jeunesse et des plus avancés, on pouvait l'enseigner avec une grande édification dans les Églises de Hollande, et qu'il fallait absolument le retenir.

Écrit à une époque où le danger de la division apparaissait dans toute son évidence, à une époque où il semblait qu'un formulaire, une *regula*, suivie par tous les pasteurs et les instituteurs, pourrait conjurer le mal, de plus, destiné, non aux enfants, ni même aux

catéchumènes, mais aux maîtres et aux pasteurs, le Catéchisme de Heidelberg ne pouvait être que *confessionnel*.

C'est l'homme dans toute sa misère, déchu par le péché, désobéissant à Dieu et méritant la condamnation que l'on apprend à connaître en premier lieu. Mais cet homme a été affranchi, délivré par la mort de Christ, qui le sauve s'il a foi en lui. Quelle est cette foi? Le Catéchisme en donne la formule et nous apprend qu'elle vient du Saint-Esprit, qui la produit dans nos cœurs par la prédication du saint Évangile et qui l'affermi par l'usage des sacrements. L'homme affranchi doit amour et reconnaissance à son Sauveur, et l'âme chrétienne apprend en quoi consiste cet amour. S'il aime, il doit vivre saintement et suivre les principes de la loi divine. Alors vient l'exégèse des dix Commandements et de l'Oraison dominicale, modèle des prières que le chrétien doit adresser à Dieu pour lui demander la force de faire sa volonté. Ce plan est à la foi simple, frappant, biblique et d'un ordre tout à fait logique. Mais les développements en sont-ils bien pédagogiques? Faut-il approuver ceux qui ont imposé ce Catéchisme aux enfants? Nous ne le pensons pas, et pour cause; qu'on lise en effet la première réponse :

« *D.* Quelle est notre unique consolation, tant dans la vie que dans la mort?

« *R.* C'est que, tant de corps que d'âme, soit dans la vie, soit dans la mort, j'appartiens non pas à moi-même, mais à Jésus-Christ, mon fidèle Sauveur, qui a satisfait parfaitement pour tous mes péchés par son sang précieux, qui m'a délivré de toute la puissance du diable, et qui me garde tellement qu'il ne peut pas

« tomber un cheveu de ma tête sans la volonté de mon
 « Père céleste, et que même toutes choses doivent ser-
 « vir à mon salut ; à cause de quoi aussi il m'assure de
 « la vie éternelle par son Saint-Esprit, et me forme à
 « vivre désormais à lui de cœur et d'affection. »

Voilà, il faut en convenir, qui dépasse de beaucoup les facultés intellectuelles des enfants, et même des catéchumènes. Évidemment cette réponse est trop chargée d'idées accessoires et latérales, et nous doutons qu'on puisse jamais la ramener à une idée générale capable d'être saisie sans confusion, en détail et avec fruit, par un enfant.

En somme, on a généralement reproché à ce Catéchisme un ordre peu propre à l'instruction et plus systématique que pédagogique, on a trouvé les réponses trop longues et trop complexes ; enfin on a dit que son caractère confessionnel trop tranché en faisait plutôt un livre symbolique qu'un Catéchisme pour les enfants.

CATÉCHISME D'OSTERWALD.

Ce fut au commencement du siècle dernier que parut à Neufchâtel le Catéchisme bien connu sous le nom de *Catéchisme d'Osterwald*. Osterwald vivait dans un temps où la corruption des mœurs, l'indifférence et la tiédeur dans la pratique de la vie chrétienne étaient à l'ordre du jour. L'on sentait de différents côtés le besoin de ranimer le zèle et la piété dans l'Église, et ce fut dans cette pensée que l'auteur mit la main à l'œuvre. Si l'on nous accuse de donner à cette époque une couleur de notre invention, nous en appellerons à Osterwald lui-même qui, dans son *Traité sur la corruption*, nous fait connaître l'état de la société en 1700, et comme cette connaissance nous est absolument indispensable pour juger son Catéchisme, pour nous assurer que le remède employé était bien le remède convenable, nous ne saurions mieux faire que transcrire ici les observations même d'Osterwald.

« Il y a lieu, dit-il (*Traité des sources de la corruption*), d'être surpris de la corruption qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens.... Quand on examine leurs sentiments et leurs mœurs, on est obligé d'avouer, pour peu que l'on ait de lumière et de sincérité, que la religion n'a pas beaucoup de force sur leurs esprits, et qu'il y a entre leur vie et les maximes chrétiennes une opposition étonnante. Cette corruption est si sensible et si reconnue que je ne m'arrête pas à la prouver¹. »

¹ Osterwald en parle encore dans son Catéchisme (*Des devoirs des catéchumènes*, A I).

D. Que croyez-vous de l'état présent du christianisme?

R. Qu'il y a une très-grande corruption parmi les chrétiens.

D. D'où vient cette corruption?

Osterwald cherche alors les causes de cette corruption et dit (2^e partie, source V, p. 162) : « La première réflexion que je fais, c'est que le monde est composé, pour la plus grande partie, de gens sans éducation et qui ont eu le malheur d'être entièrement négligés dans leur jeunesse. Cela se voit particulièrement parmi les personnes de basse naissance. Tout le monde sait que la plupart des gens de cette sorte n'ont aucune éducation, que dès leur enfance ils sont abandonnés à eux-mêmes, sans instruction, sans correction, sans secours, et que, vivant avec des pères et des mères ignorants, grossiers, vicieux, parmi les occupations temporelles et les mauvais exemples, ils passent leur jeunesse presque comme des bêtes. Puis, dans la plupart des familles, les enfants ne voient rien qui sente le Christianisme, si ce n'est quelques actes extérieurs de religion; ils remarquent qu'on s'y occupe uniquement des choses temporelles; les discours qu'ils entendent ne roulent que sur l'intérêt ou sur des sujets frivoles. Ils sont témoins de cent désordres, des emportements de leurs pères et de leurs mères, de leurs querelles, de leur avarice, de leurs jurements, de leurs mensonges, de leur intempérance, de leur impiété, du peu de respect qu'ils ont pour la religion. Car la plupart des chrétiens n'ont de religion que quelque dehors, ils croient s'être acquittés de leur devoir quand ils ont récité des prières

R Elle vient du défaut d'ordre et de discipline de l'Église et de plusieurs autres causes, mais elle procède surtout de ce que les hommes n'ont pas été bien instruits dans leur jeunesse.

D. Et d'où procède ce défaut d'instruction ?

R. De la faute des pasteurs, dont la plupart ne travaillent pas comme ils devraient à l'instruction et à la conduite de leurs troupeaux, et de la faute des pères et des mères qui élèvent presque tous très-mal leurs enfants.

ou assisté au service qui se rend à Dieu en public, quoique dans tout ce qu'ils font à cet égard ils n'aient ni attention ni élévation de cœur. La jeunesse n'est guère mieux instruite dans les devoirs de la morale.

« Il est des devoirs essentiels qui sont inconnus à un grand nombre de chrétiens, et auxquels une infinité de personnes ne pensèrent jamais. Je produirai pour exemple l'un des devoirs les plus nécessaires et les plus clairs de la morale, c'est celui de la *restitution*. Il y a des milliers de chrétiens qui n'ont jamais entendu parler de ce devoir. Cette matière est si peu connue, les peuples en sont si peu informés, qu'un *Traité de la Restitution*, dont M. La Placette est l'auteur, ayant paru il y a quelques années, ce livre a été lu comme un livre singulier, et dont le sujet était nouveau et curieux. Quelques-uns même sont allés jusqu'à traiter cette doctrine de la restitution, d'une doctrine nouvelle et trop sévère, tant l'ignorance des hommes est grande sur les matières de morale.

« Il y a divers péchés qu'on ne met point communément au rang des péchés, ou desquels on a cette opinion qu'ils ne damnent point. De ce nombre sont le mensonge et le défaut de sincérité dans les discours ou dans les affaires, le luxe, l'oisiveté, la vie molle et voluptueuse, une infinité de méchantes voies pour s'enrichir, que l'usage a établies et autorisées, l'ivrognerie, qui en certains pays ne passe point pour un vice, à quoi je pourrais ajouter presque tous les péchés qui ne se commettent que par la pensée. Le principe des chrétiens d'aujourd'hui est que, pourvu qu'on ne se laisse pas aller à des actions manifestement criminelles, on est innocent. Ils croient qu'il y a du péché dans le crime

d'impureté, encore plusieurs se font-ils grâce sur cet article, mais ils comptent pour rien les pensées impures ou l'humeur sensuelle. C'est ainsi qu'il y a plusieurs péchés sur lesquels ils ne sont pas instruits; qui s'étonnera s'ils les commettent sans scrupule, et si l'on remarque tant de corruption dans leurs mœurs!

« A peine ne peut-il rien concevoir de plus contraire aux préceptes de l'Évangile que la vie toute mondaine et toute charnelle d'un grand nombre de chrétiens; ils donnent tout leur temps à avoir soin de leur corps, ils passent leur vie dans l'oisiveté, dans le jeu, dans les plaisirs, dans les divertissements, ils ne se refusent rien, ils se font une étude de vivre délicieusement et de se satisfaire. C'est par l'usage que l'on défend (soutient) les manières molles et efféminées, les modes contraires à la pudeur et à la modestie, le commerce trop libre des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, la lecture des mauvais livres, les spectacles où l'honnêteté et la religion sont blessées, les divertissements scandaleux, ces assemblées où tout ce que le monde et le vice ont de plus attrayant se rencontre, et où la jeunesse prend de si dangereuses impressions, on défend, dis-je, tout cela par la coutume.

« Enfin, la religion chrétienne est attaquée, ses ennemis ne l'ont jamais combattue avec tant de subtilité et d'efforts que quelques chrétiens la combattent aujourd'hui : l'impiété est à son plus haut période; *elle pourrait devenir plus générale, mais on ne conçoit pas qu'elle pût aller plus loin.*

« Il semble que tout le monde devrait avoir horreur de ces livres impies : toutefois ils sont lus et même goûtés par beaucoup de personnes. Les jeunes gens surtout,

dont la plupart aiment la nouveauté, et ont du penchant à la vanité et au libertinage, venant à lire ces livres, s'entêtent facilement des principes qui y sont répandus. Le monde est inondé de livres impurs; et il faut que le débordement soit bien grand, quand cette publication se fait si librement.»

Ramener à la morale évangélique, tel était donc le premier devoir d'un catéchiste, mais si, pour cela, il fallait combler une lacune dans l'instruction religieuse et s'étendre sur les *devoirs de la morale*, il était encore un autre point qui devait appeler l'attention d'Osterwald. Il avait remarqué, comme il le dit p. 181, que certaines choses essentielles ne sont point enseignées aux enfants ou ne leur sont enseignées qu'imparfaitement. La connaissance de l'histoire sainte est de ce nombre. « La religion étant fondée sur l'histoire et sur des faits, il serait à propos de commencer l'instruction par ce que la religion a d'historique et par les principaux faits qui sont rapportés dans le Vieux et le Nouveau Testament.... Cette connaissance est d'autant plus nécessaire qu'elle est facile à acquérir. On ne saura jamais bien sa religion et on ne sera jamais bien persuadé de sa vérité, si l'on ignore les faits qu'elle suppose. Nous voyons même que c'est par l'histoire que Dieu a voulu instruire les hommes.... Après cela il est étonnant que l'on insiste si peu sur l'histoire dans les Catéchismes et dans les instructions que l'on donne à la jeunesse. C'est là visiblement une des raisons de la profonde ignorance de la plus grande partie des chrétiens, c'est ce qui fait qu'ils ne comprennent presque rien à ce qu'ils lisent, ni à ce qu'ils entendent dans les sermons. »

Ces lacunes indiquées, ce tableau de la société ter-

miné, Osterwald, dans le même *Traité de la corruption* nous indique le plan à suivre pour remédier à tant de maux (p. 183). En apprenant l'histoire aux enfants, on leur donne déjà l'idée des vérités et des dogmes du Christianisme ; cependant il est nécessaire de leur proposer ces vérités et ces dogmes séparément, afin qu'ils en aient une claire intelligence. Il faudrait travailler sur toutes choses à bien imprimer dans l'esprit de ceux que l'on instruit la connaissance et la persuasion des principes de la religion chrétienne. Après que les enfants ont été instruits des vérités du Christianisme, il importe principalement de leur montrer quels en sont les devoirs. Je distingue deux sortes de devoirs dans la religion : il y a les devoirs du culte, ou du service divin, et les devoirs de la morale. Les premiers sont l'adoration, l'honneur que l'on rend à Dieu, la prière et l'action de grâces. Mais comme on peut s'acquitter de ces devoirs ou extérieurement ou intérieurement, il importe surtout de faire comprendre aux enfants que la prière et les autres actes du service divin doivent partir du cœur.

Voyons maintenant s'il suivit ce programme jusqu'au bout, voyons quel but il poursuivit quand, peu de temps après (1702), il mit au jour son Catéchisme, voyons enfin quel en est le plan.

« J'ai travaillé à ce Catéchisme, dit Osterwald dans sa préface, parce qu'il m'a toujours paru que les instructions que l'on donne à la jeunesse seraient encore plus utiles qu'elles ne sont, si l'on s'attachait à lui donner une connaissance plus exacte qu'on ne fait ordinairement de l'histoire sainte, des fondements de la religion et de tous les devoirs particuliers de la morale chrétienne. Outre cela, comme ce n'est pas assez de

faire connaître aux hommes les vérités qu'ils doivent croire et les devoirs qu'ils doivent pratiquer, mais que le principal est de les engager à faire un bon usage de leurs lumières et à les rapporter à leur véritable but, qui est l'avancement de la piété et de l'amour de Dieu, il m'a semblé qu'il serait nécessaire que l'on eût quelques recours sur cela dans les Catéchismes, et que les jeunes gens y trouvassent des sentiments, des motifs et des conseils qui leur inspirassent la dévotion et la piété. De toutes les choses qu'on peut entreprendre pour la gloire de Dieu et pour le bien de l'Église, l'une des plus importantes est d'élever la jeunesse dans la connaissance et l'amour de la religion. C'est le moyen le plus efficace que les hommes puissent employer pour arrêter le cours de cette corruption si générale que l'on remarque parmi les chrétiens. C'est aussi à quoi tout ce qu'il y a de personnes éclairées et zélées reconnaissent qu'il faut s'appliquer. »

L'abrégé de l'histoire sainte, commençant à la création du monde et se terminant avec la prédication des apôtres, ouvre notre Catéchisme¹. Puis viennent trois articles sur la religion en général, traitant de la nécessité et des fondements de la religion, de la vérité de la religion chrétienne, puis de la vérité de l'Écriture sainte et de sa divinité. La vérité de l'enseignement chrétien ainsi prouvée et garantie, Osterwald entre dans l'exposition de cet enseignement même, au moyen du Symbole des apôtres. Il débute par la foi en Dieu, sa

¹ Il n'est pas hors de propos de remarquer ici que, dans tout le cours de son Catéchisme, Osterwald fait un appel constant à l'histoire évangélique, il rappelle au catéchumène toute l'histoire du Sauveur (voy. la sect. III).

nature, la création, la Providence, le péché d'Adam et ses suites, puis il arrive à la foi en Jésus-Christ et en son œuvre, enfin à la foi au Saint-Esprit. Il expose alors ce que c'est que l'Église, la communion des saints, la résurrection de la chair et la vie éternelle. Croire en tout cela est le seul moyen d'être justifié, car c'est la foi qui justifie, mais une vraie foi qui produit nécessairement les bonnes œuvres; car il ne suffit pas, pour être chrétien, de connaître et de croire les *vérités* de la religion, il faut encore connaître les *devoirs* que la religion prescrit et les pratiquer. C'est ainsi qu'on arrive à la seconde partie du Catéchisme: *Devoirs de la religion*, divisés en *Devoirs de la religion en général* et *Devoirs de la religion en particulier*. Les premiers comprennent: la repentance, la pratique des bonnes œuvres (leur nature) et l'observation de la loi de Dieu, à l'esprit de laquelle il faut s'attacher. Les seconds se divisent en *Devoirs envers Dieu* (des deux premiers Commandements de la loi, de l'amour de Dieu en général, honneur, crainte, confiance, zèle, confession du nom de Dieu, soumission à sa volonté, du serment, le culte ou le service divin¹), *Devoirs envers les hommes* (*Généraux*: de la justice, 6^e, 8^e, 9^e, 10^e Commandements; *Charité*: les dispositions du cœur, les afflictions et les effets; *Particuliers*: devoirs des enfants, des parents, des peuples, etc.), *Devoirs envers nous-mêmes* (tempérance à l'égard des plaisirs, des richesses, de la gloire et des honneurs; patience et usage des afflictions). — Pour exciter notre foi et notre piété, et nous accorder la grâce de l'Esprit, le Sauveur a institué à

¹ Actes du culte, dispositions avec lesquelles il faut servir Dieu différentes manières de le servir.

notre intention deux sacrements: le baptême et la sainte Cène. Osterwald en expose l'origine, l'institution, le but, et enfin l'usage que nous devons en faire. Il arrive alors aux devoirs des catéchumènes, qui forment un chapitre spécial, il y examine le vœu du baptême, les motifs à la piété, les obstacles qui peuvent en détourner et les moyens de s'y avancer. Il s'était appliqué à tourner ces instructions du côté de la piété et de la pratique de la sainteté. « C'est principalement « dans cette vue, dit-il (*Préface*), que j'ai mis à la fin « de ce Catéchisme une explication du vœu du baptême « avec les motifs et les conseils qui m'ont paru les plus « propres pour inspirer aux chrétiens et surtout aux catéchumènes des sentiments de dévotion pour les encourager à la piété et pour leur en faciliter la pratique. J'ai ajouté, pour les mêmes raisons, la matière « dont on reçoit les catéchumènes à la communion « dans nos Églises. »

Sans contester à Osterwald l'utilité de cette séparation si tranchée entre les vérités et les devoirs de la religion que nous retrouvons dans son Catéchisme, nous ne pouvons nous empêcher de dire que sa morale manque d'une base solide et d'un véritable point d'appui. Ce sont des devoirs nombreux plus ou moins exactement exposés, mais le motif de leur accomplissement est imparfaitement indiqué, souvent même passé sous silence. Le grand mobile de l'ère chrétienne c'est la reconnaissance et l'amour. Ainsi s'établit d'une façon vivante et intime le lien entre la partie dogmatique de l'Évangile et les vérités morales qu'il renferme. L'acceptation du salut forme seule à l'obéissance. Ce n'est que lorsque nous avons cru et compris que Dieu s'est

donné à nous, que nous sommes portés à notre tour à nous donner librement et joyeusement à lui. Il suffit de lire le Catéchisme pour voir que les motifs évangéliques ne sont pas ceux auxquels il attache le plus d'importance; s'il les cite, ce n'est qu'en second ordre: qu'est-ce qui doit nous inviter à bien vivre (2^e partie, art. II)?

R. C'est notre devoir, l'intérêt de notre salut, la reconnaissance que nous devons à Dieu, la justice de ses Commandements, etc. Donner comme motif principal d'une bonne vie l'utilité qui nous en revient, n'est-ce pas un peu déplacer les bases de la morale évangélique et prêcher tout simplement, quoique sous une forme déguisée, la morale de l'intérêt bien entendu?

Trop souvent on regarde simplement la religion comme un ensemble de vérités à croire et de devoirs à pratiquer. Mais comme ces vérités s'adressent avant tout et presque exclusivement à l'intelligence, elles se changent en une doctrine morte, sans influence sur la vie intime. C'est là un grand écueil et nous croyons qu'Osterwald n'y a pas échappé, malgré tout son désir de réveiller la piété dans le cœur des fidèles et des catéchumènes en particulier. Cependant a-t-il répondu au besoin de son époque? Nous le croyons et beaucoup d'autres avec nous, puisque le Catéchisme d'Osterwald a été imprimé si souvent, soit en entier, soit abrégé pour les enfants que ses deux cent quarante pages auraient effrayé.

Il reçut, le 8 novembre 1702, l'approbation du clergé neuchâtelois, et devint dès ce moment le manuel religieux en usage dans les Églises de ce pays. Il se répandit bientôt à l'étranger, et les Églises de France le remarquèrent au synode national réuni au désert dans le

Bas-Languedoc, le 18 août 1744, et où étaient représentées les Églises du Haut et du Bas-Poitou, du pays d'Aunis, Angoumois, Saintonge, Périgord, Haut et Bas-Languedoc, Basse-Guyenne, Cévennes, Vivarais, Velay, Dauphiné et Normandie; il fut arrêté (art. II) qu'on se servirait dans toutes les provinces de l'abrégé du Catéchisme du savant et pieux théologien de Neufchâtel, le pasteur J. P. Osterwald, qui, avant la révocation de l'Édit de Nantes, avait suivi les leçons de l'illustre Jean Claude, de l'académie de Saumur (C. Coquerel, *Églises du désert*, t. I^{er}, p. 296). Cet article du synode national de 1744, en indiquant aux fidèles les ouvrages d'Osterwald comme les plus propres à fournir la ferveur de leurs lectures privées (on avait aussi décidé qu'on se servirait après la lecture de la Bible des arguments et réflexions), excita les recherches des intendants et des Parlements; et ces livres, d'une piété si douce et si éclairée, furent maintes fois livrés aux flammes et appelèrent même sur leurs détenteurs les arrêts les plus rigoureux. Cet abrégé du Catéchisme d'Osterwald fut employé sans opposition jusqu'en 1763, mais à cette époque nous voyons qu'on chercha à le mettre de côté. En effet, l'art. XIII du synode national de 1763 porte « qu'un des membres de l'assemblée
 « a été chargé de composer un nouveau Catéchisme
 « adapté à l'état des Églises de ce royaume, dont il sera
 « envoyé copie à chaque province pour l'examiner, et le
 « résultat de chaque examen sera apporté au prochain
 « concile qui jugera si ledit Catéchisme doit être im-
 « primé (t. II, p. 587). » Nous ignorons si cet arrêt fut mis à exécution; tout ce que nous savons, c'est que l'abrégé du Catéchisme d'Osterwald est encore employé.

dans quelques Églises de France et dans celles du canton de Vaud, montrant par là que l'œuvre du pieux pasteur de Neufchâtel n'est pas sans quelque importance.

CATÉCHISME DE SAURIN.

Si l'état de la société en 1702 obligeait Osterwald à s'appesantir dans son Catéchisme sur la morale, Saurin, écrivant en 1723, devait défendre le Christianisme et ses préceptes et faire ce que nous pouvons appeler un Catéchisme apologético-pratique. En France, le petit groupe des esprits forts sortait de sa retraite et envahissait rapidement autour de lui ; le progrès de ses opinions libertines et sceptiques était déjà assez notable quelques années avant la fin du dix-septième siècle pour que la Bruyère, en sa qualité de philosophe chrétien, se crût obligé d'attaquer vivement les esprits forts, par compensation à ses attaques contre les faux dévots et les directeurs de femmes. La théorie de Spinoza, inabordable à la foule, ne préoccupait sérieusement que quelques hautes intelligences. (Martin, *Histoire de France*, t. XVI, p. 374.) En 1690 avait paru Locke qui, en métaphysique, bouleversa les notions fondamentales pour bâtir dans le vide la théorie du sensualisme : en morale il arrive au système de l'intérêt bien entendu. Le succès de Locke est immédiat en Angleterre. Le génie anglais qui a reculé devant le sauvage athéisme de Hobbes, se reconnaît dans la morale de l'utile et dans la philosophie de la sensation, présentées avec décence et gravité. En France, le philosophe anglais n'est d'abord accueilli que par la petite école de Gassendi, qu'il renouvelle sous une forme plus populaire et plus facile, et par ceux des esprits forts qui sympathisent avec cette école ; ces partisans de Locke doivent peu à peu croître en nombre et railler à eux les esprits

impatiens de tout dogmatisme, ceux surtout qui ne savent ni ne veulent s'élever au-dessus des choses sensibles. On va chercher le sensualisme en Angleterre comme au seizième siècle on est allé chercher le protestantisme en Allemagne, mais cette fois avec un succès plus vaste et plus profond. C'est que la société y était préparée et qu'il n'y a plus, comme autrefois, contre la Réforme protestante de grandes forces résistantes en réserve; le sensualisme pratique a précédé le sensualisme philosophique. Le spiritualisme est ébranlé de fait par la réaction et la licence déchaînée contre la direction et la rigidité de Louis XIV. Ainsi, dès 1700 la doctrine de Locke fait en France de rapides progrès, mais du fond de la Hollande s'élève un dernier ennemi plus dangereux encore et plus difficile à saisir que le sensualisme, c'est le sceptisme, qui n'offre plus doctrine à doctrine, mais qui sape toutes les doctrines. Au sein de la colonie réfugiée le doute et le paradoxe se sont incarnés dans un nouveau Montaigne, plus redoutable que celui qui a fait le tourment de Pascal, un Montaigne agressif, polémiste, systématique et méthodique. En 1682, Bayle publia les *Pensées sur la comète de 1680*. La forme qu'il donna à son attaque contre quelques préjugés vulgaires le conduisit à des propositions de nature à exciter un grand scandale. Après avoir comparé les athées aux idolâtres, puis aux chrétiens, il conclut que les croyances religieuses, qu'il ne conteste point en elles-mêmes, ont peu d'influence sur la conduite de la plupart des hommes, qui se gouvernent selon leur tempérament et les impressions du moment : qu'un athée peut être honnête homme : qu'une société d'athées pourrait exister et vaudrait mieux qu'une société

d'idolâtres. On aperçoit à travers des assertions, les unes paradoxales, les autres hasardeuses, une idée digne d'un sérieux examen, à savoir : qu'il y a une morale innée dans la conscience de l'homme, indépendamment du dogme religieux. En 1687 parut le *Commentaire philosophique sur le Compelle intrare* qui est une large et habile réfutation de tous les théologiens qui ont admis le principe de la contrainte en matière de religion et spécialement de saint Augustin, il se termine par cette thèse : que la plupart des questions débattues par les théologiens sont incertaines, *indémontrables*, que tous les systèmes sont également obscurs, qu'en conséquence chacun doit se contenter de prier pour celui qu'il ne peut convaincre et ne pas chercher à l'opprimer.

Le vieux protestantisme, tout aussi intolérant que le papisme, ne s'y trompa point et se sentit frappé tout autant que le catholicisme. Jurieu se déchaîna contre l'impiété de son ancien ami. Bayle, harcelé par des attaques d'une violence outrée, se retourna contre le calvinisme, et dans un ouvrage anonyme (*Avis aux réfugiés* 1690), il traita les calvinistes aussi mal qu'il avait fait naguère les catholiques. Dans son *Dictionnaire historique et critique* et ses *Réponses aux questions d'un provincial*, entre les dogmes religieux il attaqua surtout la prédestination, il s'en va exhumer le manichéisme pour l'opposer à la prédestination et en fait ressortir implicitement la conclusion, que s'il est impossible de comprendre qu'il y ait deux dieux, l'un auteur du bien et l'autre auteur du mal, il est également impossible de comprendre que le Dieu unique et parfait soit directement ou indirectement auteur du mal, et crée des êtres dans la prévision qu'ils seront damnés.

— Il se rattache à la morale comme à un dernier point d'appui dans le naufrage des autres croyances. Mais cette morale qu'il défend avec une énergie désespérée, on peut lui demander à son tour, qui l'en assure? — Au fond, c'est la conscience, le sentiment, mais il n'en a pas la théorie, et d'autres viendront après lui qui nieront la morale et la conscience avec tout le reste.

Saurin à son tour entra dans la lice (Ch. Weiss, *Hist. des Réf. protes.*, t. II, p. 10), plaçant tout le poids de ses convictions, toute l'autorité de son nom dans la thèse contraire à celle que Bayle soutenait à la fin de son *Compelle intrare*, il opposa son dogmatisme rigoureux au rationalisme exagéré du philosophe de Rotterdam, se constitua en quelque sorte son antagoniste personnel et s'appliqua à fortifier la foi chrétienne que Voltaire, Diderot, Rousseau et toute l'école des encyclopédistes allaient bientôt si rudement attaquer. C'était rendre un service signalé à la cause du protestantisme orthodoxe auquel il fournissait des armes contre ses ennemis futurs. Ces armes, elles étaient d'autant plus nécessaires que le sens moral s'était extrêmement affaibli (la société n'avait pas changé depuis Osterwald). Dans les classes élevées et lettrées : « ceux qui pour-
« raient prétendre à la gloire de donner l'exemple par
« leur rang ou leurs lumières paraissent avoir trop peu
« de respect pour les principes.... le bas peuple n'ayant
« aucun principe, faute d'éducation.... n'a que limi-
« tation pour guide, dit Duclos (*Considérations sur les*
« *mœurs de ce siècle*, 1751, p. 101), et il ajoute (p. 28):
« L'éducation ordinaire est bien loin d'être systéma-
« tique. Après quelques notions imparfaites de choses
« assez peu utiles, on recommande pour toute instruc-

« tion les moyens de faire fortune, et pour morale, la
 « politesse; encore est-ce moins une leçon d'humana-
 « nité qu'un moyen nécessaire à la fortune. Il serait
 « malaisé, dit Saurin lui-même (préface de l'*Abrégé de*
 « *la philosophie et de la morale chrétienne*. Amsterdam
 « 1737), de se représenter jusqu'où va l'ignorance des
 « pauvres. Les vérités les plus communes de la religion
 « leur sont inconnues, plusieurs d'entre eux vivent en
 « bêtes et meurent comme ils ont vécu. Plût à Dieu que
 « cette ignorance ne fût que chez les pauvres! Mais l'ex-
 « trême différence qu'il a plu à Dieu de mettre dans la
 « condition des hommes n'en met pas beaucoup à leurs
 « connaissances. Tout ceux qui ont fait quelque attention
 « à ce qui se passe dans les familles ont sujet de déplo-
 « rer les fausses idées que des pères et des mères mal
 « instruits se forment de la manière dont ils doivent
 « instruire leurs enfants. »

Pour remédier à tous ces maux, qu'avait-on? Le Catéchisme officiel de Calvin; mais il fallait quelque chose de plus clair, de plus à la portée des enfants, de moins vieilli quant au style, peut-être de moins rigoureux quant à la doctrine; mais surtout quelque chose de plus actuel, de plus en rapport avec les idées en circulation. En 1720, une institution s'était fondée à La Haye pour soulager les familles françaises du Refuge, en prenant soin de leurs enfants, que l'on mettait à même de gagner leur vie, et que, surtout, on instruisait dans la religion. Ce fut pour eux principalement que Saurin composa son Catéchisme; il ne voulut se servir ni de celui d'Osterwald, ni de celui de Superville qu'il trouvait incomplets et auxquels il reprochait certains défauts, communs, disait-il (Jean Leclerc, *Bi-*

bibliothèque ancienne et moderne, t. XVII, p. 424), à tous les Catéchismes qu'il connaissait. On apprend aux enfants à dire des mots auxquels ils n'attachent aucune idée, et on leur persuade de cette manière qu'ils savent ce qu'en effet ils ne savent point : seulement parce qu'ils se souviennent à propos des mots dont on se sert, quoiqu'ils ne les entendent pas. II. On y suppose comme prouvées des vérités dont on n'a encore rapporté aucune preuve. L'autorité du catéchiste sert, en cette occasion, de preuve au catéchumène, qui se persuade que son maître ne le veut pas tromper et ne se trompe pas non plus lui-même. III. On n'a point d'égard à la portée des catéchumènes et on les entretient des choses qui sont fort au-dessus de leur capacité et dont les preuves mêmes, pour être bien entendues, demandent toute l'attention et la pénétration de ceux qui ont déjà l'esprit formé et qui connaissent beaucoup d'autres choses. IV. Mais comme le dit très-bien l'auteur, le plus grand défaut de la plupart des anciens Catéchismes, c'est qu'il se bornaient aux dogmes de spéculation, ou du moins qu'ils n'insistaient que peu sur la pratique. « On parlait aux enfants des attributs de la Divinité, « sans leur faire sentir combien ses perfections le rendent digne d'admiration, de crainte, de confiance, « d'amour. On les entretenait du mystère de la Rédemption, sans leur apprendre à en tirer les conséquences « de reconnaissance et de dévouement qui suivent de « ces effets adorables des bontés divines. Cette méthode « favorisait le préjugé qui s'est répandu parmi bien des « gens et que tous les efforts des prédicateurs et des « casuistes n'ont pu encore déraciner : c'est que la religion est destinée principalement à exercer l'esprit,

« non à diriger le cœur et la conduite de la vie ; c'est
 « que , pourvu que l'on soit orthodoxe dans la foi , il
 « importe peu qu'on soit régulier dans ses mœurs. »
 C'est là , sans doute , une très-grande erreur et très-dangereuse.

« Il me semble aussi que l'on commet une grande
 faute en catéchant ceux que l'on veut préparer à la
 communion , parce qu'on ne les entretient ordinaire-
 ment que des objets de la foi de la société chrétienne
 où l'on vit , sans leur rien dire des devoirs particuliers
 au genre de vie qu'ils devront tenir. Par exemple , si
 l'on suppose que l'on enseigne un artisan , il faut lui
 dire que sa foi et toute sa science dans le Catéchisme
 ne lui serviront de rien s'il n'applique à son métier les
 règles générales de la justice , de la bonne foi et de la
 probité que l'Évangile nous recommande. Saurin n'a
 rien oublié pour remédier à chacun de ces inconvé-
 nients... Enfin , pour remédier au quatrième défaut des
 catéchismes vulgaires , il a pris soin de n'annoncer au-
 cune vérité spéculative sans en tirer des conséquences
 pour la pratique. Il recommande d'ailleurs fort aux
 catéchistes de s'attacher à faire voir à ceux qu'ils en-
 seignent la liaison perpétuelle qu'il y a entre la con-
 naissance de la théorie et les commandements de la
 religion. »

Le Catéchisme de Saurin se divise en trois parties :
 la première traite des moyens que la raison nous four-
 nit pour apprendre à connaître Dieu et à le servir ; la
 seconde traite de l'Écriture sainte et des vérités que la
 raison ne pouvait découvrir et qui sont enseignées dans
 l'Écriture ; dans la troisième , Saurin prouve que l'É-
 criture est un livre divin ; il termine par une récapitu-
 lation , un recueil de passages et de prières.

La première partie renferme neuf sections contenant les propositions suivantes auxquelles nous arrivons avec la raison : Dieu a fait le monde et toutes les choses qui y sont ; il a toujours été et sera toujours ; il peut tout ; il fait tout ; il est juste ; il est bon ; ceux qui ne se servent pas de leur raison pour apprendre à connaître et à servir Dieu, sont les athées, les idolâtres et les superstitieux ; les perfections de Dieu nous prouvent qu'il y a une Providence.

Au commencement de la seconde partie, des passages de l'Écriture servent à confirmer ces données de la raison ; puis l'on arrive aux vérités révélées, qui sont : la Trinité, la Rédemption, la foi nécessaire pour avoir part au salut, résurrection et jugement. Arrivent alors les devoirs prescrits par l'Écriture sainte ; parmi ces devoirs il en est qui *regardent la Divinité* : c'est la suprême adoration, qui comprend : *a)* les idées de l'esprit ; *b)* les sentiments du cœur (sentiments de reconnaissance, d'approbation pour la manière dont Dieu conduit le monde, d'humilité, de confiance, de crainte et d'amour) ; *c)* les actions de la vie et particulièrement le culte religieux (la profession publique¹, les fêtes solennelles, la prière, la lecture de la Parole de Dieu,

¹ Les circonstances au milieu desquelles le Catéchisme de Saurin fut composé, l'obligeaient à insister sur ce devoir : il était écrit après la révocation de l'Édit de Nantes, adressé à ces protestants qui n'avaient pas craint de sacrifier leur fortune, leurs amis, leur patrie, pour sauver leur foi, destiné à instruire les fils de ceux qui avaient résisté aux ordres de celui qu'on appelle le grand roi, pour obéir à Dieu ; aussi trouvons-nous dans la 2^e part., sect. XXVII, cette question :

D. A quels devoirs nous engage la profession extérieure ?

R. A nous trouver dans l'assemblée des fidèles lorsque l'Église est dans le calme, à confesser notre religion *au péril de notre vie* lorsque l'Église est persécutée.

le chant des cantiques sacrés, les sacrements, le serment). D'autres ont *le prochain pour objet* et comprennent : 1° *les devoirs envers tous les hommes* (s'intéresser à leurs biens, à leur réputation, à leur vie, à leur salut); 2° *envers ceux qui sont avec nous dans des relations particulières* (pères ou enfants, maris ou femmes, souverains ou sujets, maîtres ou domestiques, pasteurs ou simples fidèles). D'autres, enfin, *nous regardent nous-mêmes*, et peuvent se diviser en *règles générales* (travailler au bonheur de notre âme et de notre corps proportionnellement à leur vie, regarder plus à l'âme qu'au corps, etc.), et en *règles particulières*, qui regardent le corps et l'âme.

Dans la troisième partie, nous trouvons deux preuves de la divinité des Écritures : 1° *La nature des choses y contenues* (une doctrine à laquelle la raison acquiesce, des lois que la conscience approuve, des prédictions que l'événement justifie, des faits qu'un amas de circonstances établit); 2° *l'inspiration des écrivains* (Jésus-Christ leur avait promis le Saint-Esprit, les apôtres le reçurent à la Pentecôte, tout ce qui est dans l'Écriture est véritable, or il est dit que les auteurs furent inspirés).

Arrive enfin la récapitulation, de laquelle se tire l'idée du véritable chrétien et celle de la véritable Église.

Ce Catéchisme ne fut jamais Catéchisme officiel, ni même généralement en usage dans les Églises wallonnes. Le Catéchisme officiel est celui de Calvin; mais à côté de lui on s'est toujours servi de divers Catéchismes, et les pasteurs jouissaient à cet égard d'une grande liberté, pourvu que ces Catéchismes fussent approuvés par le synode; le Catéchisme était soumis au synode, qui déléguait le soin de l'examiner à une Église. Ainsi, le Ca-

téchisme de Saurin fut examiné et approuvé au nom du synode par l'Église wallonne de Garcum en 1723; il fut néanmoins peu employé. A tort ou à raison, Saurin n'était pas aimé de ses collègues, et puis sa mémoire n'était pas en grand renom d'orthodoxie. Et cependant son Catéchisme brille par une clarté et une simplicité admirables, non moins que par son caractère pratique, dont sa prédication est elle-même pénétrée à un si haut degré. On aperçoit d'une manière évidente que la philosophie du dix-huitième siècle commence. Si déjà Osterwald, en 1702, a dû compter avec la raison, s'il n'a pu se contenter d'affirmer avec l'Écriture et s'il a déjà demandé à la raison ses preuves pour affirmer l'existence de Dieu (Osterwald, 1^{re} partie, section II, art. 1^{er}), Saurin accorde à cette même raison un pouvoir énorme; elle pose avec autorité une vérité que l'Écriture vient confirmer ensuite, les lumières qu'elle donne sont si importantes que toute la première partie du Catéchisme lui est consacrée; cette part faite à la raison est si large que, dans la deuxième partie, section XIII, après avoir dit que l'Écriture nous enseigne que l'homme est composé d'un corps et d'un esprit, que son âme subsiste après la mort, que son corps doit ressusciter, qu'il sera jugé en corps et en âme pour recevoir des peines ou des récompenses éternelles, Saurin pose la question : « Ne pouvons-nous pas découvrir ces choses par notre seule raison, » et répond : « Oui, mais avec beaucoup plus de peine et avec beaucoup moins de clarté. » On le voit encore, lorsque, dans la deuxième partie, section VII, il argumente pour démontrer *par la raison* la bonté de Dieu; on attend quelque chose de la conscience, mais pas un mot! —

Peut-on cependant ne pas trouver singulière, comme le dit M. A. Réville, sa manière de concilier l'apparente contradiction du dogme de la Trinité (2^e partie, sect. VII).

Certes, Saurin n'est ni cartésien ni socinien; mais il suffit de lire les deux parties de son Catéchisme pour savoir que Descartes et Socin ont passé dans le monde.

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est sa manière de prouver, dans la troisième partie, la divinité de l'Écriture. L'inspiration des auteurs ne vient qu'en seconde ligne, et même elle ne s'appuie en fait que sur le premier ordre de considérations, et le premier ordre se résume textuellement dans la nature des choses contenues dans le livre sacré. Saurin voyait-il, pouvait-il pressentir où de telles prémisses pouvaient mener?

COMPARAISON DES CATÉCHISMES.

L'étude que nous avons faite jusqu'ici ne nous a pas encore amené à la comparaison des Catéchismes, mais maintenant que nous les connaissons, que nous avons assisté à la genèse de chacun d'eux, nous pouvons l'aborder et voir en quoi ils se ressemblent et en quoi ils diffèrent; c'est au fond examiner et comparer les dogmes, la morale, l'apologétique, la controverse et les plans de ces divers Catéchismes.

DOGMES.

La marche à suivre pour la comparaison des dogmes nous est tracée d'avance: quatre de nos Catéchismes s'attachant scrupuleusement au Symbole, dit *Symbole apostolique*, nous le prendrons pour guide et nous comparerons en premier lieu l'enseignement sur *Dieu le Père*.

Dieu. Luther, Calvin et le Catéchisme de Heidelberg posent que Dieu est, qu'il a créé le monde et qu'il le gouverne; Osterwald part aussi de l'Écriture pour développer les attributs de Dieu et montre par la raison qu'il est unique, puis il déclare que ce Dieu créateur gouverne constamment le monde, établissant l'existence de la Providence sur cinq motifs: 1° parce qu'il y a un Dieu qui a créé le monde; 2° par l'ordre merveilleux qui se voit dans le monde; 3° par les choses extraordinaires qui sont arrivées de tout temps; 4° par l'Écriture sainte; 5° par les prophéties. Saurin ne s'adresse pas à la révélation, il ne s'adresse qu'à la raison pour prouver l'existence de Dieu, la Providence et la création. « 1° La

« raison, dit-il, nous apprend que Dieu a fait le monde
 « et toutes les choses qui y sont; 2° qu'il a toujours été
 « et qu'il sera toujours; 3° qu'il sait tout; 4° qu'il peut
 « tout; 5° qu'il est parfaitement juste; 6° parfaitement
 « bon. — Dieu a fait le monde, nous dit la raison, car
 « lorsque je vois une maison, je juge que quelqu'un l'a
 « faite, de même, quand je vois le monde, je juge qu'il
 « y a un Dieu qui en est l'auteur. En voyant une maison
 « je juge que quelqu'un l'a faite, car je fais cette ré-
 « flexion : voilà du bois, de la pierre et d'autres choses
 « qui ne raisonnent point et qui n'ont pu être arrangées
 « sans raisonnement, il y a donc eu quelqu'un de rai-
 « sonnable qui a produit leur arrangement. Ces choses
 « n'ont pu être arrangées sans raisonnement, car elles
 « sont proportionnées aux besoins de ceux qui l'habitent.
 « Puis donc que l'arrangement d'un certain nombre de
 « choses qui composent une maison, prouve qu'elles
 « ont été arrangées par quelqu'un de raisonnable, à plus
 « forte raison le grand nombre de choses qui composent
 « le monde entier prouve que quelqu'un de raisonnable
 « les a arrangées. »

Trinité. Luther et Osterwald sont ceux qui posent le plus nettement le dogme de la Trinité dans l'expression dite la plus orthodoxe : « Quoiqu'il n'y ait qu'un seul
 « Dieu, nous croyons au Père, au Fils et au Saint-Esprit,
 « parce que l'Écriture sainte nous apprend que dans
 « l'essence divine il y a le Père, le Fils et le Saint-Es-
 « prit qui ne font qu'un seul Dieu. L'Écriture sainte
 « distingue le Fils d'avec le Père et elle leur attribue la
 « divinité; d'où il suit que, puisqu'il ne peut y avoir trois
 « dieux, le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul
 « et même Dieu. Nous devons croire cette doctrine de

« la Trinité, parce que l'Écriture nous l'enseigne, et
 « nous arrêter à ce que Dieu nous a révélé dans sa Pa-
 « role sans entreprendre de sonder curieusement ce
 « mystère » (Osterwald). Calvin qui, dans son *Institution
 chrétienne*, avait combattu la doctrine de Sabellius¹
 (celui-ci ne voyait dans le Père, le Fils et le Saint-Es-
 prit que les *attributs* d'un même être), paraît se ranger
 à cette opinion, quand il écrit six ans plus tard dans
 son Catéchisme : « En une seule essence nous avons à
 « considérer le Père comme le commencement et l'o-
 « rigine ou la cause première de toutes choses ; puis en-
 « suite son Fils qui est sa sagesse éternelle ; puis le
 « Saint-Esprit qui est sa vertu et sa puissance, laquelle,
 « bien qu'étendue sur toutes les créatures, réside néan-
 « moins toujours en lui. — Il n'y a nul inconvénient
 « qu'en une même Divinité nous comprenions distinc-
 « tement ces trois personnes, sans que Dieu pour cela
 « soit divisé. » Le Catéchisme de Heidelberg paraît
 adopter les mêmes idées, quand, après s'être exprimé
 comme Luther : « Le Symbole des apôtres se divise en
 « trois parties : la première traite de *Dieu le Père* et de
 « la création ; la deuxième, de *Dieu le Fils* et de notre
 « Rédemption ; la troisième, de *Dieu le Saint-Esprit* et
 « de notre sanctification », il ajoute : « Quoiqu'il n'y ait
 « qu'une essence divine, on nomme trois personnes : le
 « Père, le Fils et le Saint-Esprit, parce que *de la ma-
 « nière dont Dieu s'est révélé* dans sa Parole, ces trois
 « personnes distinctes sont le seul Dieu véritable et
 « éternel. » Enfin, Saurin pose la divinité des trois per-
 sonnes ; mais, frappé de la contradiction qui se trouve

¹ *Le Catéchisme de l'Église de Genève défendu contre la requête
 de deux pères de famille*, par Archinard, p. 47.

dans ces termes, il consacre une section à la *conciliation de l'apparente contradiction du dogme de la Trinité* (voy. p. 68).

Démonologie. L'existence du diable et des démons est enseignée dans les cinq Catéchismes, on peut cependant remarquer qu'Osterwald et Saurin lui donnent une bien petite place, et d'une manière bien incidente.

Péché originel. Quand on aborde le dogme du péché originel, on trouve un enseignement bien différent dans les divers Catéchismes : Calvin affirme la corruption totale de l'homme ; « Christ est exempt de toute souillure dès le ventre de sa mère, il est consacré à Dieu en pureté originelle pour n'être point sujet à la corruption universelle du genre humain (7^e dimanche). L'homme qui n'est pas réengendré par l'esprit de Dieu ne pourrait commencer à accomplir réellement le moindre point de la loi... Toutes les œuvres que nous faisons de notre propre nature SONT VICIEUSES.... Car, encore que nos œuvres aient belle apparence par dehors, elles sont toujours mauvaises..... nous ne pouvons, par nos œuvres, qu'irriter Dieu contre nous. » Le Catéchisme de Heidelberg n'est pas moins explicite : « Naturellement je suis enclin à haïr Dieu.... la corruption naturelle de l'homme vient de la chute et de la désobéissance de nos premiers parents Adam et Ève... par où notre nature a été tellement infectée que nous sommes tous conçus et naissons tous dans le péché, et nous sommes tous tellement corrompus que nous sommes absolument incapables de faire aucun bien et enclins à tout mal, à moins que nous ne soyons régénérés par l'Esprit de Dieu » (5, 7, 8). Luther n'admet

pas cette corruption totale de l'homme, il ne croit pas que toutes nos œuvres soient toujours mauvaises, il dit : « Nous ne pouvons accomplir *parfaitement* les Commandements de Dieu, car nos œuvres *ne sont point* *parfaitement* bonnes, parce que nous sommes conçus et nés dans le péché » (p. 13). Osterwald dit, « Ce péché d'Adam a assujetti ses descendants au péché et à la mort. Ainsi tous les hommes sont pécheurs et enclins au mal dès leur enfance, et *cette mauvaise disposition*, avec laquelle ils naissent tous, est ce qu'on appelle le *Péché originel* (1^{re} partie, sect. II, art. 2, p. 45).

« Mais tous les hommes sont-ils également pécheurs ?

« Non, les personnes régénérées ne péchent pas comme les méchants.

« A quoi peut-on donc reconnaître les gens de bien et les discerner d'avec les méchants. »

« A quatre marques : 1^o Les gens de bien s'abstiennent des grands péchés comme le blasphème, l'injustice, les crimes et l'impureté ; 2^o ils ne péchent pas par malice et avec délibération comme les méchants, mais ils péchent par ignorance ou par surprise ; 3^o quand ils péchent, ils se relèvent promptement par la repentance et ils se corrigent, au lieu que les méchants ne ressentent point de douleur et ne se corrigent point après avoir péché ; 4^o les gens de bien évitent les péchés d'habitude et travaillent à les surmonter, ce que les méchants ne font pas. » Ne pourrait-on pas conclure que le Catéchisme recommande ici l'honnêteté mondaine ? Saurin appuie encore moins sur cette doctrine, il dit seulement : « L'Écriture nous révèle le dessein que Dieu avait formé de faire grâce *aux pécheurs* repentants, elle nous dit que, pour faire grâce

« *aux pécheurs*, Dieu a livré pour eux son fils à la mort. »

Prédestination, volonté de l'homme. Ici encore, ici surtout, c'est Calvin qui vient poser le dogme de la prédestination dans sa forme la plus absolue, elle perce presque à chacune de ses pages : « Dieu a donné son « fils pour ses fidèles (7^e dim.), l'Église universelle est « la compagnie des fidèles que Dieu *a ordonnés et élus à* « *la vie éternelle....* Dieu remet à *ses fidèles* leurs fautes » ; il l'expose clairement quand il dit : « Comme le Seigneur « se réserve la liberté de faire miséricorde aux enfants « des iniques, aussi, d'autre part, retient-il le pouvoir, « quant à la génération des fidèles, *d'élire ou de rejeter* « *ceux que bon lui semble.* » Enfin, il déclare que l'œuvre du salut est tout entière l'œuvre de Dieu, et que l'homme n'y a point part :

« Comment faut-il que nous en usions pour recueillir « le bienfait du salut qui nous est présenté par la Parole « de Dieu ?

« En la recevant en pleine certitude de conscience « comme la vérité qui procède du ciel, en nous y soumet- « tant en droite obéissance, en l'aimant d'une vraie et « entière affection, en la conservant imprimée dans nos « cœurs pour la suivre et nous y conformer.

« Tout cela est-il en notre pouvoir ?

« Rien de tout cela, mais c'est à Dieu qui opère ces « choses en nous par son Saint-Esprit » (45^e dim.).

C'était trop pour les auteurs du Catéchisme de Heidelberg qui ne peuvent exclure toute activité de la part de l'homme et disent : « Tous les hommes périssent en « Adam ne sont pas sauvés par Jésus-Christ, mais « ceux-là seulement qui par une véritable foi sont étroi- « tement unis à Jésus-Christ et embrassent tous ses bien-

« faits » (20). Dans Luther on ne trouve rien qui restreigne le salut par Christ à des hommes que Dieu aurait prédestinés au salut. Osterwald déclare que : « *Tous les hommes* peuvent bien s'assurer que Dieu est miséricordieux et disposé à leur faire grâce moyennant qu'ils croient en lui et lui obéissent (sect. I, Q. I, p. 35), et Dieu ne prive les hommes du salut que lorsqu'ils s'en rendent eux-mêmes indignes par leur incrédulité et leurs péchés » (*Des sacrements*, 2^e partie, p. 220). Enfin, Saurin enseigne que l'homme doit désirer le salut pour l'obtenir : « Les fruits de la mort de Jésus-Christ sont offerts sous la condition de la foi, disposition qui nous fait désirer d'être sauvés en vertu de la mort de Jésus-Christ. Par nos propres forces nous ne pouvons remplir la condition sous laquelle les fruits de la mort de Jésus-Christ nous sont offerts, nous avons pour cela besoin des secours de la grâce de Dieu qui n'est accordée *qu'à ceux qui la demandent et qui font tous leurs efforts* pour ne pas s'en rendre indignes » (2^e partie, sect. XI, XII). Là encore point de prédestination, les attaques de Bayle n'étaient point restées sans fruit.

Jésus-Christ. L'enseignement de nos Catéchismes est le même sur la personne du Christ. La formule de Luther a le mérite d'être la plus courte et la plus nette : « Je crois que Jésus-Christ est non-seulement vrai Dieu, engendré du Père de toute éternité, mais aussi vrai homme, né de la Vierge Marie dans le temps et mon Sauveur. » Saurin enseigne cette union de l'humain et du divin, tout en avouant qu'elle est incompréhensible à la raison.

Rédemption. Pour les réformateurs, la rédemption

était moins une nécessité métaphysique qu'un acte d'amour, moins une réparation qu'un sacrifice; au lieu de se préoccuper de ce que Dieu se devait à lui-même, ils s'attachèrent au côté humain, c'est-à-dire aux besoins du pécheur (F. Monnier, *Essai sur la rédemption*, p. 14). « Je crois, dit Luther, que Jésus-Christ m'a racheté et délivré de tous péchés, de la mort et de l'esclavage du démon, ce qu'il n'a pas fait par or ou par argent, mais par son précieux sang et par sa mort innocente, afin que je sois entièrement à lui, et que, cédant sous son empire, je le serve dans une justice, dans une innocence et une sainteté perpétuelles.... »

Calvin insiste sur l'idée de sacrifice : « Christ est mort pour souffrir la peine qui nous était due, et par ce moyen pour nous en délivrer; la mort de Christ est 1° un sacrifice par lequel il a satisfait pour nous au jugement de Dieu, apaisant sa colère envers nous et nous réconciliant avec lui; 2° son sang est le lavage par lequel nos âmes ont été purifiées de nos souillures; 3° par cette mort, nos péchés sont effacés pour ne point venir en mémoire devant Dieu » (11^e dim., p. 11). Mais la rédemption était subordonnée à la prédestination, et par conséquent réduite à une imputation nécessaire et mécanique de la justice de Christ aux élus.

La réaction socinienne et la théorie arminienne n'empêchèrent pas Osterwald et Saurin de considérer la mort de Christ comme une satisfaction par substitution rendue à Dieu pour l'homme; en effet, le premier enseigne : « qu'il était nécessaire que Jésus-Christ s'abaissât jusqu'à la mort, afin qu'il pût expier les péchés des hommes et satisfaire pleinement à la justice di-

« vine » (2^e partie, sect. III, art. III); et le second : « 1^o que
 « le Fils de Dieu a été livré à la mort de la croix à la
 « place des pécheurs, ce qui se prouve par quatre rai-
 « sons : ... 2^o c'est que l'Écriture attribue principalement
 « à la mort de Jésus-Christ la réconciliation des pé-
 « cheurs avec Dieu ; 3^o c'est que l'Écriture sainte re-
 « présente la mort de Jésus-Christ comme un sacrifice
 « offert à la justice divine pour les péchés des hommes ;
 « 4^o c'est qu'il y a divers passages où il est dit expres-
 « sément que Jésus-Christ est mort à la place des pé-
 « cheurs » (2^e partie, sect. IX).

Descente aux enfers. Le Symbole dit apostolique por-
 tait : « Jésus est descendu aux enfers. » Que fallait-il
 entendre par là ? Nos Catéchismes sont loin de s'accor-
 der. Calvin et le Catéchisme de Heidelberg n'y voient
 que l'expression des grandes douleurs que Jésus-Christ
 souffrit pendant sa passion. « Pourquoi est-il ajouté :
 « Il est descendu aux enfers ? Afin que, dans mes ten-
 « tations les plus rudes, je me soutienne par cette con-
 « solation que mon Seigneur Jésus-Christ, par les an-
 « goisses, les tourments et les frayeurs inexprimables
 « dans lesquels son âme fut plongée, surtout lorsqu'il
 « était sur la croix, m'a délivré des angoisses et des
 « tourments de l'enfer » (*Cat. de Heid.*, p. 44).

Osterwald dit : « L'article *Il est descendu aux enfers*
 « a été mis dans le Symbole pour marquer que Jésus-
 « Christ alla dans le lieu où les hommes vont après leur
 « mort, ou qu'il a été réduit dans l'état des morts. Mais
 « il ne faut pas croire que Jésus-Christ soit allé dans le
 « lieu des damnés ; et l'Écriture ne nous enseigne rien de
 « semblable, car nous lisons dans l'Évangile que Jésus-
 « Christ fut reçu dans le paradis, qu'il remit son âme

« entre les mains de son Père, et que son corps fut mis
 « dans le tombeau » (2^e partie, sect. III, art. III). Saurin
 déclare « qu'il faut prendre le mot *enfer* pour le sé-
 « pulcre : les apôtres dirent que Joseph d'Arimathée et
 « Nicodème bandèrent le corps de Jésus-Christ de lin-
 « ges avec des senteurs, comme les Juifs ont accou-
 « tumé d'ensevelir, et qu'ils le mirent ensuite dans un
 « sépulcre ; c'est ce que les auteurs du Symbole ont
 « exprimé lorsqu'ils ont dit que Jésus-Christ a été en-
 « seveli et qu'il est descendu aux enfers. »

Résurrection. Sur ce dogme nous trouvons un accord complet entre les divers Catéchismes.

Glorification. Si l'enseignement sur la glorification du Christ est le même dans les cinq Catéchismes, nous trouvons cependant qu'Osterwald se met en opposition avec Calvin à propos de l'intercession de Jésus-Christ. Calvin avait dit : « Que Jésus-Christ comparait devant
 « la face du Père pour être notre avocat et notre inter-
 « cesseur » (11^e dim.). C'était faire croire à une intercession particulière pour chaque cas donné. Osterwald, qui ne l'admet pas, écrit : « L'Écriture nous dit aussi
 « que Jésus-Christ est monté au ciel pour intercéder
 « pour nous, non pas pour prier pour nous, c'est-à-dire
 « qu'il est entré dans le ciel par son sang et par sa
 « mort, qu'il y est en la présence de Dieu son Père, et
 « que Dieu est apaisé envers nous en considération du
 « sacrifice de son Fils » (2^e partie, sect. III, quest. IV).

Saint-Esprit. Nos Catéchismes s'accordent à enseigner que le Saint-Esprit est la troisième personne de la Trinité, distincte du Père et du Fils, et qu'il produit en nous la foi, la sainteté et la consolation. « Le Saint-
 « Esprit, dit Calvin, habitant en nos cœurs, nous y fait

« sentir la vertu de notre Seigneur Jésus. Car il nous
 « illumine pour nous faire connaître ses grâces, il les
 « scelle et les imprime en nos âmes, il leur donne lieu
 « en nous; il nous régénère et fait de nous de nouvelles
 « créatures » (14^e dim.). « Je crois, dit Luther, que
 « je ne puis, par mes propres lumières et par mes
 « propres forces, croire en mon Seigneur Jésus-Christ
 « ni m'approcher de lui, mais que l'Esprit m'a appelé
 « par la voie de l'Évangile, qu'il m'a éclairé de ses dons
 « et me conserve dans la foi. » Saurin, à propos des
 secours nécessaires pour remplir la condition du salut,
 parle de ces effets du Saint-Esprit.

L'Église. Le Catéchisme de Heidelberg, comme Calvin, enseigne que l'Église universelle est « la com-
 « pagnie des saints que Dieu a ordonnés et élus à la vie
 « éternelle, » mais il ne va pas jusqu'à dire, comme
 lui, que « hors de l'Église il n'y a que damnation et
 mort » (16^e dim.). Pour Osterwald, « l'Église est l'assem-
 « blée des fidèles *qui croient en Jésus-Christ* (3^e partie,
 sect. IV, quest. II), hors d'elle il n'y a point de salut, mais
 dans l'Église il est des Églises plus ou moins pures, ce
 que Calvin n'admettait pas, puisqu'il refusait le salut
 « à tous ceux qui se séparent de la communauté des
 « fidèles pour faire secte à part. »

L'enseignement d'Osterwald était celui de Luther,
 qui disait : « Je crois que ce n'est que le Saint-Esprit qui
 « assemble encore toute l'Église chrétienne sur la terre,
 « la remplit de ses lumières, la sanctifie et la conserve
 « dans l'unité d'une vraie foi en Jésus-Christ, je crois
 « que dans cette Église il me remet tous les jours favo-
 « rablement tous mes péchés, aussi bien qu'à *tous ceux*
 « *qui croient vraiment en Jésus-Christ.* »

Résurrection de la chair et vie éternelle. Tous nos Catéchismes enseignant avec la même clarté et de la même manière le dogme de la résurrection de la chair, nous nous contenterons de citer Calvin : « Ceux
 « qui seront morts auparavant reprendront leurs corps,
 « mais des corps très-différents, qui ne seront plus sujets
 « à la mortalité et à la corruption, bien que ce soit la
 « même substance. Ceux qui seront alors survivants se-
 « ront subitement changés, afin que leur corruption soit
 « abolie et que leur corps soit renouvelé pour être in-
 « corruptible. » Saurin ne se contente pas du témoi-
 gnage du Nouveau Testament, il va encore chercher
 dans l'Ancien Testament l'annonce de cette résurrec-
 tion, en disant : « Quand Dieu promet aux hommes qu'il
 « sera *leur Dieu*, il leur promet une félicité parfaite, et
 « les hommes ne sauraient être parfaitement heureux,
 « tandis qu'une partie d'eux-mêmes demeure sous la
 « puissance de la mort » (2^e partie, sect. XIII). Quant à
 la nature de la félicité ou du malheur éternel que nos
 Catéchismes enseignent, Osterwald nous apprend que :
 « Les bienheureux dans le ciel seront parfaitement
 « sains et parfaitement heureux; ils ne seront plus sujets
 « au péché ni aux imperfections qui les accompagnent
 « pendant cette vie. Leur bonheur consistera en ce
 « qu'ils seront délivrés de tous les maux de cette vie,
 « et particulièrement de la mort, et en ce qu'ils jouiront
 « de toutes sortes de biens dont les principaux sont
 « d'être toujours avec Dieu et d'être parfaitement aimés
 « de lui. Cette vie durera éternellement; elle n'est pas
 « destinée à tous les hommes, mais seulement à ceux
 « qui croient en Dieu et qui font ses commandements.
 « Dieu donnera la vie éternelle à ceux qui, persévérant

« à bien faire, cherchent la gloire, l'honneur et l'im-
 « mortalité. Les méchants ressusciteront pour être con-
 « damnés et punis, et ils seront envoyés au feu éternel.
 « Ils seront privés de la présence de Dieu et de sa grâce,
 « exclus pour *toujours* du ciel et tourmentés par les
 « démons. Mais ce qui causera surtout leurs tourments,
 « ce seront les remords de leurs consciences et les re-
 « proches qu'ils auront à se faire d'avoir négligé le
 « salut et de s'être exposés à la condamnation volontai-
 « rement et par leur faute. »

Foi et œuvres. Qu'est-ce qui nous sauve? La foi, ré-
 pondent unanimement les cinq Catéchismes. — Qu'est-
 ce donc que la foi? — « La vraie foi, dit Calvin (18^e
 « dim.), est une connaissance ferme et certaine de la
 « dilection de Dieu envers nous, connaissance fondée
 « sur son Évangile, où il déclare être notre Père
 « et notre Sauveur par le moyen de Jésus-Christ. » —
 « C'est, dit Saurin (2^e partie, sect. XI), cette disposition
 « qui nous fait désirer d'être sauvés en vertu de la mort
 « de Jésus-Christ. » — « La vraie foi, dit Osterwald
 « (3^e partie, sect. IV, quest. V), ne consiste pas seule-
 « ment à croire que les articles du symbole sont véri-
 « tables, il faut que cette croyance nous porte à la sain-
 « teté. » — Les Catéchismes de Luther et de Heidelberg
 semblent l'envisager comme une adhésion du cœur aux
 vérités évangéliques. — Mais la simple adhésion aux
 vérités de l'Évangile constitue-t-elle la vraie foi, et
 suffit-elle pour nous sauver? « Non, dit Calvin (20^e dim.),
 « car croire en Jésus-Christ, c'est le recevoir tel qu'il
 « se donne à nous. Or, il ne nous promet pas seule-
 « ment de nous délivrer de la mort et de nous remettre
 « en la grâce de Dieu, son Père, par le mérite de son

« innocence ; mais aussi de nous régénérer par son Es-
 « prit pour nous faire vivre saintement. Ainsi, la foi ne
 « nous rend pas nonchalants aux bonnes œuvres, mais
 « elle est la racine dont elles sont produites. » Le prin-
 cipe des bonnes œuvres reste donc encore pour lui
 l'obéissance. — La *reconnaissance*, voilà celui du Caté-
 chisme de Heidelberg : « Il est impossible que ceux qui
 « sont entés en Jésus-Christ par une vraie foi ne s'ap-
 « pliquent aux bonnes œuvres pour lui marquer leur
 « reconnaissance. » — C'est la foi qui donne à Luther
 le moyen de faire les bonnes œuvres : « Le profit qui me
 « revient de cette foi, c'est que par elle je suis réputé
 « devant Dieu *juste et saint* pour l'amour de Jésus-
 « Christ ; et que l'Esprit m'est donné pour prier et
 « invoquer Dieu comme Père, *et pour régler ma vie*
 « *selon ses saints commandements.* » — « La foi qui nous
 « justifie, dit Osterwald, c'est la vraie foi qui produit
 « nécessairement les bonnes œuvres et qui opère par la
 « charité, ceux qui négligent les bonnes œuvres ne
 « peuvent donc être justifiés, car ils n'ont pas la vraie
 « foi. » — Saurin ne répond pas directement à notre
 question, mais, séparant les vérités à croire des devoirs
 à remplir, il montre que la foi qui sauve est la foi qui
 agit et que le salut n'est pas accordé à ceux qui se con-
 tentent d'acquiescer de tête. — Au fond, nos Catéchismes
 déclarent que la foi qui sauve est la foi agissante, celle
 qui se traduit par des œuvres, et nous ne saurions en
 accuser un seul d'ajouter les œuvres à la foi sans qu'on
 voie le lien entre ces deux choses ; aucun d'eux n'offre
 deux moyens de salut également nécessaires et se com-
 plétant l'un l'autre.

Sacrements. Avant d'aborder la comparaison de la

morale, il nous faut savoir comment les Catéchismes envisagent les sacrements : « Un sacrement, dit Luther, « est un acte saint ordonné par Jésus-Christ et dans « lequel il nous offre et nous communique, sous des « signes visibles, des biens célestes et invisibles. » Calvin¹ et le Catéchisme de Heidelberg le définissent à peu près de la même manière. Pour Saurin, « le sacrement est une cérémonie extérieure par laquelle Dieu « et le fidèle confirment l'alliance qu'ils ont traitée. » « C'est, dit Osterwald, une cérémonie sacrée que Dieu a « instituée et que tous les chrétiens sont obligés de pratiquer ; il faut y considérer : 1^o la cérémonie ou l'action extérieure ; 2^o ce que cette cérémonie signifie et « le but pour lequel elle a été établie. » — Combien y a-t-il de sacrements ? — Deux, répondent unanimement les Catéchismes : le Baptême et la sainte Cène.

Le Baptême. L'enseignement de nos Catéchismes est le même touchant le baptême, tous ont enseigné comme Luther que « le baptême est un sacrement ou un signe « divin par lequel Dieu le Père certifie par Jésus-Christ son Fils, avec le Saint-Esprit qu'il veut être un « Dieu propice à celui qui est baptisé : qu'il lui pardonne tous ses péchés par sa seule et pure grâce, et « qu'il l'adopte pour son enfant et pour héritier de tous « ses biens célestes. Le baptême accompagné de la foi « opère la rémission des péchés, il délivre de la mort et « du démon, et il donne le salut éternel à tous ceux qui « croient ce que les paroles et les promesses de Dieu « portent. Ce n'est pas l'eau qui opère de si grandes « choses, c'est la Parole de Dieu qui accompagne l'eau,

¹ Il ajoute : l'efficace des sacrements n'agit pas en l'élément extérieur, mais procède entièrement de l'Esprit de Dieu.

« et c'est la foi que nous ajoutons à cette Parole jointe
 « à l'eau. Le baptême nous marque que le vieil homme
 « qui est encore en nous doit être noyé tous les jours
 « par une mortification et une pénitence continuelles,
 « qu'il doit être éteint et suffoqué avec tous les péchés
 « et les penchants déréglés, et qu'au contraire il en
 « doit sortir et ressusciter tous les jours un nouvel
 « homme qui vive à jamais dans la justice et la pureté
 « devant Dieu. » On peut dire que Saurin envisage le
 baptême comme un contrat dans lequel Jésus-Christ
 s'engage à nous faire participer à tous les avantages du
 Christianisme, tandis que nous nous engageons à en
 observer toutes les lois.

Sainte Cène. L'Église romaine avait enseigné la trans-
 substantiation; afin de faire recevoir le dogme de la
 présence réelle de Christ dans la Cène, Luther céda à
 l'évidence et, maintenant la présence réelle de Christ, ne
 l'explique plus par une transsubstantiation, mais par
 une consubstantiation. « Le sacrement de la sainte
 « Cène, dit-il, est un sacrement ou un signe divin par
 « lequel Jésus-Christ, qui l'a institué et qui *est vérita-*
 « *blement présent*, nous offre et nous donne *son corps* et
 « *son sang* avec le pain et le vin, et nous assure que
 « nos péchés nous sont pardonnés et que la vie éter-
 « nelle nous appartient. » Et comme le catholicisme
 avait accoutumé le fidèle à trouver son salut dans l'acte
 extérieur, il a grand soin de combattre l'*opus operatum*,
 en disant : « Ce n'est pas le manger et le boire qui font
 « de si grandes choses . . . celui qui croit à ces paroles :
 « (ceci est mon corps), obtient ce qu'elles promettent,
 « savoir la rémission des péchés. » — « Notre Seigneur
 « a institué la Cène, dit Calvin, pour nous assurer que

« par la communication de son corps et de son sang
 « nos âmes sont nourries en l'espérance de la vie éter-
 « nelle; » mais c'était encore trop pour lui que d'ad-
 mettre une consubstantiation. Celui qui réclame un
 culte en esprit ne pouvait être présent que spirituelle-
 ment, et les éléments de la Cène ne sont qu'un *signe*.

« Qu'est-ce donc en somme que nous avons par le
 « signe du pain ?

« C'est que le corps du Seigneur Jésus, en tant qu'il
 « a une fois été offert en sacrifice pour nous réconcilier
 « à Dieu, nous est maintenant donné pour nous certi-
 « fier que nous avons part à cette réconciliation.

« Qu'est-ce que nous avons au signe du vin ?

« Que le Seigneur Jésus nous donne son sang à boire,
 « en tant qu'il l'a une fois répandu pour le paiement de
 « nos offenses, afin que nous ne doutions point d'en
 « recevoir le fruit.

« Selon vos réponses, la Cène nous renvoie donc à
 « la mort et aux souffrances de Jésus-Christ, afin que
 « nous ayons part à la vertu de cette mort ?

« Oui, car c'est alors que le sacrifice unique et per-
 « pétuel fut fait pour notre rédemption; c'est pourquoi
 « il ne reste plus qu'une chose, savoir que nous en
 « ayons la jouissance. »

Les Catéchismes de Heidelberg, d'Osterwald et de
 Saurin adoptèrent le dogme calviniste, qu'ils appuyè-
 rent des raisons suivantes, soit contre les catholiques,
 soit contre les luthériens : « Le pain et le vin de l'E-
 « charistie ne sont pas changés au corps et au sang de
 « Jésus-Christ, car l'Écriture appelle *pain* et *vin* ce que
 « l'on reçoit dans la Cène, et nous apprend que Jésus-
 « Christ a un vrai corps semblable au nôtre, qu'il est

« là-haut au ciel, et qu'il n'en reviendra qu'au dernier
 « jour. Puis les sens ne nous permettent pas de croire
 « que le pain soit changé au corps de Christ, puisque
 « nous reconnaissons, par la vue, par le goût et par
 « l'attouchement, que ce n'est que du pain. C'est aussi
 « une chose impossible et contraire à la raison que le
 « corps de Jésus-Christ soit renfermé sous les appa-
 « rences d'un morceau de pain, et que ce corps soit en
 « une infinité de lieux en même temps. Enfin, le sens
 « de ces paroles : Ceci est mon corps, est que le pain
 « que Jésus-Christ donnait à ses disciples représentait
 « son corps qui allait être rompu, comme le prouvent
 « plusieurs passages du Nouveau Testament où il faut
 « prendre *est pour représente* » (Osterwald, *Des Sacre-
 ments*, art. III.).

MORALE.

Pour comparer la morale, nous ne saurions procéder comme plus haut, c'est-à-dire par détail : nos Catéchismes ne nous offrent de comparable que les principes, aussi est-ce seulement à eux que nous voulons nous attacher. Nous examinerons ainsi leur position en face des deux alliances, nous demandant ensuite quelle est la base de leur morale et leur moyen d'accomplir la loi.

Le Décalogue est sans doute l'expression de la volonté éternelle de Dieu, la même dans son essence pour tous les temps et tous les lieux, mais encore demeure-t-il vrai que la position du chrétien en face de la loi n'est plus celle de l'israélite. Le chrétien acquiert de la loi une intelligence plus complète, plus vivante, plus spirituelle, comme nous le montre le Sauveur

dans le sermon sur la montagne. Là où le Décalogue disait simplement : « Tu ne tueras point, » se bornant à défendre l'acte extérieur du meurtre, Jésus condamne tout sentiment de colère ou de haine et proclame une loi nouvelle, qui règle jusqu'aux sentiments du cœur. Puis surtout, pour les membres du peuple nouveau, s'accomplit cette promesse d'un prophète : « C'est ici « l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israël après « ces jours-là, dit l'Éternel : je mettrai ma loi au dedans « d'eux et je l'écrirai dans leur cœur » (Jér. XXXI, 33). Au lieu d'accomplir la loi dans un esprit de servitude et de crainte, le chrétien l'accomplit dans la liberté de l'amour; au lieu de la regarder comme une ordonnance sévère, imposée du dehors par un maître impitoyable, il la porte au fond du cœur, il s'efforce de se soumettre à la volonté de son Dieu; il voit en lui un Père miséricordieux et tendre, et désire lui plaire, parce que dans cette obéissance seule se trouve le véritable bonheur.

Le chrétien n'est plus « sous la loi; » celle-ci ne pèse plus sur lui comme un joug. Il obéit, il cherche du moins à obéir à « la loi de l'esprit de vie » (Rom. VIII, 2) gravée dans son âme par le Seigneur.

Cette différence fondamentale est-elle observée dans nos Catéchismes? à part ceux de Heidelberg et de Saurin, nous ne le croyons pas. Luther, en voulant rester fidèle au plan historique des révélations divines, s'est condamné à faire des juifs avant de faire des chrétiens, c'est-à-dire à exiger l'accomplissement de la loi pour *obéir* à Dieu; il fait de lui un *maître* avant d'en faire un *père*; ainsi les deux alliances sont confondues. Calvin crut éviter cette faute en changeant le plan de son Ca-

téchisme: il débuta par la foi, connaissance de Dieu et de son œuvre de salut par Jésus-Christ, mais il ne sut présenter l'obéissance à la loi comme un acte d'amour de la part de l'homme, ce fut toujours parce que Dieu *a ordonné* que l'homme *doit agir*, il doit renoncer à sa fantaisie pour faire la volonté de Dieu.

« Nous avons dit que le vrai et légitime service
« de Dieu consiste en ce que nous obéissions à sa vo-
« lonté. »

« Pourquoi? — Parce qu'il ne veut pas être servi se-
« lon notre fantaisie, mais selon sa volonté » (21^e dim.).

Nous pouvons adresser le même reproche à Osterwald, qui ne sépare pas assez nettement les deux alliances, ne relève pas la différence entre la loi et la grâce, entre une époque de préparation et une époque d'accomplissement. Il dit bien que Jésus-Christ explique la loi dans un sens plus parfait que celui auquel les juifs l'entendaient, que nous devons être plus saints que les juifs (*Des devoirs de la religion en général*, 2^e partie, art. IV); mais, à part le commandement de Jésus-Christ, nous sommes tenus d'observer le Décalogue exactement au même titre que les juifs: « Quelles
« sont les lois qui regardent les chrétiens et tous les
« hommes du monde? — Ce sont principalement les
« lois morales, parce qu'elles ne prescrivent rien qui ne
« soit juste en soi-même, et parce que Jésus-Christ les
« a confirmées. »

Saurin savait si bien que Christ nous a affranchis de la loi qu'il ne parle pas du Décalogue; Christ ayant accompli la loi, qu'est-il besoin de la rappeler encore à ce titre aux chrétiens? Saurin n'abandonne pourtant pas le point de vue judaïque. Il en est tout autrement

pour le Catéchisme de Heidelberg qui n'exige l'obéissance à la loi de Dieu que par reconnaissance. Pour se repentir et se convertir, il faut mortifier le vieil homme et vivifier le nouveau.

« Qu'est-ce que vivifier l'homme nouveau ? »

« C'est 1° ressentir une véritable joie en Dieu par
« Jésus-Christ, et 2° s'appliquer sincèrement et de bon
« cœur à régler toute sa conduite selon la volonté de
« Dieu, en s'attachant à la pratique de toutes sortes de
« bonnes œuvres.

« Quelles sont les bonnes œuvres ? »

« Ce sont uniquement celles qui sont faites par une
« véritable foi, selon la loi de Dieu, et qui ne se rap-
« portent qu'à sa gloire.... » (n^{os} 90-91).

La base de la morale dans ce Catéchisme c'est la reconnaissance : « Puisque nous sommes délivrés de
« notre misère sans aucun mérite de notre part et de
« pure grâce par Jésus-Christ, pourquoi donc sommes-
« nous obligés de faire de bonnes œuvres ? — C'est
« parce que Jésus-Christ, après nous avoir rachetés
« par son sang, nous renouvelle aussi par son Saint-
« Esprit à son image, 1° afin que nous témoignions à
« Dieu notre reconnaissance pour ses bienfaits par
« toute notre conduite, et qu'ainsi il soit glorifié par
« nous ; 2° c'est afin que nous soyons assurés de notre
« foi par les fruits qu'elle produit ; enfin, 3° c'est
« afin que par l'exemple de notre bonne vie nos
« prochains soient gagnés à Jésus-Christ. » Le grand
mobile de la vie chrétienne, c'est la reconnaissance
et l'amour. Ainsi s'établit, d'une façon vivante et
intime, le lien entre la partie dogmatique de l'Évangile
et les vérités morales qu'il renferme. L'acceptation du

salut forme seule à l'obéissance. Ce n'est que lorsque nous avons cru et compris que Dieu s'est donné à nous, que nous sommes portés à notre tour à nous donner librement et joyeusement à lui. Si nous devons glorifier Dieu en notre corps et en notre esprit qui appartient à Dieu, c'est, nous dit saint Paul, parce que « nous avons été achetés à grand prix; » et le même apôtre exhorte ailleurs à une vie de consécration et de sacrifice, en rappelant les infinies compassions du Seigneur. « Il vous exhorte donc, mes frères, que vous offriez vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre raisonnable service » (Rom. XII, 1). Là seulement se trouve la force de la morale évangélique, qui n'ordonne qu'en apprenant à obéir.

D'après ce que nous avons dit, cette base n'est point celle des Catéchismes de Luther et de Calvin, qui exigent l'obéissance à la loi de Dieu uniquement parce que cette loi est l'expression de sa volonté. Osterwald, citant les motifs qui doivent nous engager à bien vivre, nomme bien la reconnaissance, mais il ne donne pas à ce motif toute l'importance qu'il mérite; loin de lui donner la première place, il ne le nomme qu'en troisième lieu : « Qu'est-ce donc qui doit nous inviter à bien vivre? C'est notre devoir, l'intérêt de notre salut, la reconnaissance que nous devons à Dieu, la justice de ses commandements, le zèle pour sa gloire et le désir de contribuer à l'édification de nos prochains. »

Saurin ne regarde pas non plus la reconnaissance comme base de la morale. Il considère l'Évangile comme un Code qui renferme des vérités qu'il faut croire et des devoirs qu'il faut pratiquer; ces devoirs se résument dans les trois suivants : vivre religieusement,

vivre justement, vivre sobrement; ainsi il développe les devoirs qui regardent la Divinité, le prochain et nous-mêmes; nous devons nous y attacher; car l'Évangile l'*ordonne*. A part le Catéchisme de Heidelberg, nous pourrions donc affirmer que la base de la morale dans nos Catéchismes est *la volonté de Dieu*.

L'homme possède donc une règle selon laquelle il doit se conduire, mais cette loi peut-il l'observer par lui-même, ou bien quelqu'un lui donnera-t-il la force de l'accomplir? Malgré quelques rares allusions à l'assistance du Saint-Esprit nécessaire pour l'accomplissement de la loi, la morale du Catéchisme d'Osterwald fait un constant appel à la force propre de l'homme, à ses efforts, à ses bonnes résolutions, sans lui montrer à l'avance sa grande faiblesse et lui faire toucher au doigt l'indispensable nécessité de la grâce toute-puissante du Seigneur. Faites, dit-il, obéissez, renoncez à vos mauvaises inclinations, lutez avec courage dans la pratique de la piété. Mais ces appels frappent d'ordinaire dans le vide, parce que l'auteur oublie ou laisse trop dans l'ombre deux vérités que nous avons besoin de nous rappeler sans cesse: « Hors de moi vous ne pouvez rien produire » (Jean XV, 5), et cette autre parole qui relève le chrétien dans ses défaillances: « Ma grâce te suffit » (2 Cor. XII, 9). Ce reproche, nous pouvons l'adresser à Saurin avec tout autant de vérité.

Quant à Calvin, il passa, pourrions-nous dire, à l'extrême opposé lorsqu'il dit que « l'homme qui n'est pas réengendré par l'esprit de Dieu ne pourrait commencer à accomplir réellement le moindre point de la loi » (32^e dim.), que « toutes les œuvres que nous faisons de notre propre nature sont vicieuses. Le Saint-

« Esprit, dit-il ailleurs, nous régénère et fait de nous
 « de nouvelles créatures » (14^e dim.). — « Jésus-Christ
 « ne nous promet pas seulement de nous délivrer de la
 « mort et de nous remettre en la grâce de Dieu, son
 « Père, par le mérite de son innocence, mais aussi de
 « nous régénérer par son Esprit *pour nous faire vivre sain-*
 « *tement* » (20^e dim.). Il expose clairement l'effet que doit
 produire en nous le Saint-Esprit quand il définit la
 conversion : « C'est un dégoût du mal et un amour
 « du bien qui procèdent de la crainte de Dieu, et qui
 « nous induisent à mortifier notre chair *pour être gou-*
 « *vernés et conduits par le Saint-Esprit dans le service*
 « *de Dieu.* » — Le plan du Catéchisme de Heidelberg
 montre toute l'importance que ses auteurs donnaient à
 la nouvelle naissance et à la régénération par le Saint-
 Esprit; d'ailleurs, dit-il (p. 115) expressément : « Dieu
 « veut qu'on prêche sa loi si exactement et si sévère-
 « ment... afin que nous travaillions avec une attention
 « continuelle et que nous demandions sans cesse à Dieu
 « la grâce de son Saint-Esprit, pour être de jour en jour
 « et de plus en plus renouvelés à son image, jusqu'à ce
 « qu'au sortir de cette vie nous ayons le bonheur de
 « parvenir à sa perfection, qui nous est proposée. »

Luther ne passe pas non plus sous silence les se-
 cours du Saint-Esprit dans l'œuvre de la sanctification :
 « Je crois, dit-il, que je ne puis, par mes propres lu-
 « mières et par mes propres forces, croire en mon
 « Seigneur Jésus-Christ, ni *m'approcher de lui*; mais
 « que le Saint-Esprit m'a appelé par la voie de l'Évan-
 « gile : qu'il m'a éclairé de ses dons; qu'il m'a sanctifié
 « et me conserve dans la foi. » Et ailleurs : « Le profit qui
 « me revient de cette foi.... c'est que.... le Saint-Esprit

« m'est donné pour prier et invoquer Dieu comme
« Père, et *pour régler ma vie* selon ses saints comman-
« dements. »

Trop souvent on regarde simplement la religion comme un ensemble de vérités à croire et de devoirs à pratiquer. Mais, comme ces vérités s'adressent avant tout et presque exclusivement à l'intelligence, elles se changent en une doctrine morte, sans influence sur la vie. Comme ces devoirs sont proposés à la volonté propre, abstraction faite du secours de la grâce, la volonté venant se briser contre eux dans le sentiment de son impuissance, n'obéit plus alors que par formalisme ou par contrainte. Le cœur ne peut être touché, la conscience réveillée, la volonté soumise, l'âme rétablie dans la communion de son Dieu, le but de la religion véritablement atteint, que lorsque nous avons d'un côté une vue claire de notre état de péché et de misère, de l'autre la connaissance d'un Dieu de près et non pas de loin; lorsque, après être rentrés en nous-mêmes pour nous convaincre de notre déchéance et de notre condamnation, nous portons les yeux plus haut pour regarder aux infinies compassions du Seigneur. Rien ne nous attire à lui sinon l'intelligence vivante de son amour manifesté en Jésus-Christ, qui parle à notre âme, se révèle à elle et lui donne la vie éternelle. Or, c'est là ce qu'ont trop oublié les Catéchismes d'Osterwald et de Saurin.

APOLOGÉTIQUE.

Ce que nous avons dit de l'état de la société et de ses besoins au seizième siècle, suffit pour nous expliquer l'absence d'apologétique dans les Catéchismes

de Luther, de Calvin et de Heidelberg, nous n'avons donc à comparer sur ce point que les Catéchismes d'Osterwald et de Saurin qui durent lui accorder une certaine place.

Après son abrégé de l'histoire sainte, le Catéchisme d'Osterwald débute par un chapitre sur la religion en général qui comprend trois articles : Sur la nécessité de la religion et ses fondements. — La vérité de la religion chrétienne. — L'Écriture sainte, sa vérité, sa divinité et son usage. Saurin, au contraire, n'amène cette partie apologétique qu'à la fin de son Catéchisme, prouvant dans sa troisième partie que l'Écriture est un livre divin.

La plus nécessaire de toutes les connaissances est celle de la religion, dit Osterwald, car elle seule peut nous rendre parfaitement heureux. Son fondement est la croyance qu'il y a un Dieu, Esprit infini et très-parfait, qui a créé le monde et toutes les choses qui en dépendent. « Nous trouvons les preuves de son existence *en nous-mêmes, dans le monde et dans l'Écriture sainte.*

« 1° *En nous-mêmes.* Les lumières de la raison et le sentiment de la conscience nous obligent à reconnaître qu'il y a une Divinité dont nous dépendons. La croyance en Dieu est générale.

2° *Dans le monde.* Le spectacle de la nature oblige à reconnaître que ce monde est l'ouvrage d'une puissance et d'une sagesse infinies. L'idée de cause nous fait voir que le monde a eu un commencement; du reste, on trouve dans les histoires le commencement de toutes choses, l'origine des peuples, des arts, des sciences, la fondation des empires. On peut marquer quand et par

qui les divers pays du monde ont été premièrement habités. Enfin, il n'y a point d'histoire plus ancienne que d'environ six mille ans; tout cela ne serait pas, si le monde était éternel. Enfin, il faut reconnaître qu'il y a eu un premier homme de qui tous les autres sont descendus.

3° *Dans l'Écriture sainte.* On y trouve des preuves qui font voir incontestablement qu'il y a un Dieu.

Saurin ne s'arrête pas à prouver que Dieu existe, il demande immédiatement à la raison les preuves de son activité et de ses perfections : « Dieu, dit-il, a fait
« le monde; quand je vois une maison, je juge que quel-
« qu'un l'a faite, de même, quand je vois le monde,
« je juge qu'il y a un Dieu qui en est l'auteur. — Dieu
« a toujours été et il sera toujours. Comment la raison
« nous apprend-elle qu'il a toujours été? S'il y a quel-
« qu'un qui a fait les choses qui n'ont pas toujours été,
« il y a quelqu'un qui a toujours été.

« *D.* Expliquez-vous?

« *R.* Je suis de ce monde, je ne me suis pas donné la
« naissance, je la tiens de mon père et de ma mère;
« mon père et ma mère ne se sont pas donnés la nais-
« sance à eux-mêmes non plus que moi, ils la tiennent
« d'un autre, cet autre d'un autre; je raisonne ainsi au
« sujet de tous ceux qui ne se sont pas donné la nais-
« sance à eux-mêmes et qui ont commencé d'être, jus-
« qu'à ce que j'aie trouvé celui qui a toujours été.

« *D.* Prouvez que celui qui a toujours été sera tou-
« jours.

« *R.* Je le prouve par cette raison que celui qui a
« fait toutes choses ne saurait être détruit par aucune
« d'elles. »

Dieu peut tout. La raison nous le persuade par cela

même qu'elle nous enseigne qu'il a toujours été, qu'il sera toujours et que c'est lui qui a fait le monde.

« *D.* Comment cela ? »

« *R.* C'est que, si c'est Dieu qui a fait le monde, « il n'a eu qu'à vouloir pour que tout ce qu'il a voulu « fût, et s'il doit toujours être, comme il a toujours « été, il n'aura qu'à vouloir pour que ce qui n'est pas « soit. »

Dieu sait tout. Cette toute-science de Dieu se voit dans cette parfaite sagesse qu'il a fait paraître en créant le monde : « Il n'y avait qu'une science infinie qui pût « mettre tant de régularité dans l'ordre des saisons, tant « de proportion dans les parties du corps humain, tant « de justesse entre les créatures et le dessein pour lequel « elles avaient été faites. »

Dieu est juste. Car il m'a fait de la manière la plus propre à me persuader qu'il aime la justice et qu'il la poursuit.

« *D.* Comment cela ? »

« *R.* C'est que je ne saurais faire usage de ma raison « sans respecter moi-même la justice : c'est que je ne « saurais la suivre sans être heureux, et que je ne saurais « la violer sans être misérable. »

Dieu est bon. « Car il m'a mis au monde, quoique je « ne puisse contribuer en rien à son bonheur : et il m'a « donné tout ce qui était nécessaire pour me rendre « heureux. »

Providence. Ce Dieu, « non-seulement prend garde « si les hommes le servent, mais encore ne les a faits « que pour cela. Cette persuasion se fonde sur l'existence « de la Providence, cette volonté qui le porte à destiner « toutes les créatures à un certain but, et à régler la

« condition de celles qui ont de la raison , sur l'usage
« qu'elles en auront fait.

« *D.* D'où savez-vous qu'il y a une Providence ?

« *R.* Elle est une suite nécessaire de la justice de
« Dieu, de sa bonté et de ses autres perfections. »

Osterwald prouve l'existence de la Providence par les cinq moyens suivants : « 1° Parce qu'il y a un Dieu qui
« a créé le monde ; car, s'il y a un Dieu créateur, c'est
« une chose très-digne de lui et de ses vertus et tout
« à fait nécessaire qu'il gouverne le monde ; 2° l'ordre
« merveilleux qui se voit dans le monde ne peut venir
« que de Dieu ; 3° les choses extraordinaires arrivées de
« temps en temps montrent qu'il y a une cause libre
« et toute-puissante qui conduit cet univers ; 4° l'Écriture
« sainte nous enseigne que Dieu gouverne toutes choses ;
« 5° enfin les prophéties prouvent d'une manière tout à
« fait claire que Dieu connaît toutes choses et même
« l'avenir, et qu'il est le maître de tous les événements. »

Divinité de l'Écriture sainte. L'Écriture sainte nous a servi tout à l'heure de preuve ; mais elle doit à son tour être prouvée, et voici comment Osterwald en établit la divinité et la vérité : « *La vérité* de l'Écriture sainte se prouve par *les personnes qui l'ont écrite* et par *les choses qu'elle contient*.

1° Les personnes qui l'ont écrite. On ne saurait douter que Moïse, les prophètes, les apôtres et les disciples de Jésus-Christ en soient les auteurs, puisque de tout temps ces livres ont été cités et reconnus comme de ceux dont ils portent le nom, non-seulement par les auteurs chrétiens, mais aussi par les juifs et les païens. Il faut croire à ce qu'ils ont écrit, car c'étaient des gens de bien et dignes de foi, et rien dans leurs livres ne donne

lieu à les soupçonner de mensonge ; d'ailleurs, eussent-ils voulu tromper, ils ne l'auraient pu, parce qu'il y avait une infinité de personnes qui savaient bien si ce qu'ils écrivaient était vrai.

2° Les choses qu'elle contient. Ces choses sont : 1° les histoires, elles sont véritables et très-certaines, elles s'accordent avec les histoires profanes ; 2° les doctrines, elles s'accordent avec les lumières de la raison et avec les sentiments naturels à tous les hommes ; 3° les commandements, ils sont conformes à ce que la nature, la raison et la conscience dictent à tous les hommes.

Mais il ne suffit pas de constater que l'Écriture est vraie, il faut encore reconnaître qu'elle est divine et que Dieu en est l'auteur. Des hommes l'ont bien écrite, mais par le commandement de Dieu et étant inspirés par son Esprit. En effet, on voit des choses qui ne peuvent pas venir de l'homme et qui ne peuvent venir que de Dieu. Il y a en a quatre : 1° on trouve dans l'Écriture une doctrine si sainte, si sublime et si parfaite, qu'il n'y a que Dieu qui puisse en être l'auteur ; 2° l'Écriture sainte est accompagnée d'une efficace admirable et de la vertu de l'Esprit de Dieu qui sanctifie le cœur et qui le remplit d'une consolation et d'une joie indicible ; 3° les miracles que les prophètes et les apôtres ont faits, prouvent que Dieu les avait envoyés et qu'il parlait par eux ; 4° enfin, les prophéties servent de quatrième preuve ; il est impossible qu'aucun homme puisse connaître et prédire les choses à venir, longtemps avant qu'elles arrivent. Ainsi, puisque les prophéties ne peuvent pas venir des hommes, il faut nécessairement reconnaître qu'elles viennent de Dieu.

Saurin prouve que l'Écriture sainte est divine en s'appuyant sur *la nature des choses qui y sont contenues* et sur *l'inspiration de ceux qui les ont rédigées par écrit*.

Nature des choses y contenues. L'Écriture contient : 1° une doctrine à laquelle la raison acquiesce ; 2° des lois que la conscience approuve ; 3° des prédictions que l'événement justifie ; 4° des faits qu'un amas de circonstances établit. Nous ne pouvons entrer ici dans tous les détails de Saurin, nous ferons seulement observer que « ces faits qu'un amas de circonstances établit » sont ceux invoqués par Osterwald pour prouver la vérité de l'Écriture sainte. Saurin affirme que les livres dans lesquelles nous trouvons l'histoire de l'Évangile sont des auteurs dont ils portent les noms, et que ces auteurs sont dignes de foi. Il le prouve : 1° par la nature des événements qu'ils racontent ; 2° par le nombre des témoins qu'ils allèguent ; 3° par l'uniformité de leur déposition et de celle de leurs témoins ; 4° par les circonstances des temps qu'ils ont choisis pour parler et pour écrire ; 5° par le lieu dans lequel ils ont parlé et écrit ; 6° par les motifs dont ils ont pu être animés ; 7° par les tribunaux devant lesquels ils ont comparu ; 8° par le rang qu'ils ont tenu dans le monde ; 9° par les miracles qu'ils ont faits.

Inspiration des auteurs sacrés. Les auteurs sacrés ont été inspirés : 1° Jésus-Christ leur avait promis le Saint-Esprit ; 2° les apôtres ont reçu le Saint-Esprit à la Pentecôte ; 3° tout ce qui est dans l'Écriture est véritable ; or, il est dit que les auteurs furent inspirés. (3^e partie).

Avant de résoudre ainsi le problème de la divinité de l'Écriture sainte, Osterwald avait posé la question de la

vérité de la religion chrétienne; « elle est, dit-il, seule
 « véritable, car : 1° Jésus-Christ qui est l'auteur de cette
 « religion est Fils de Dieu; 2° l'établissement de cette
 « religion; 3° sa nature; 4° ses effets en prouvent la vé-
 « rité » (*De la religion en général*, quest. II). Ce n'est pas
 tout, dans le courant de son Catéchisme, il en défend
 encore les dogmes; c'est ainsi qu'il établit la vérité de la
 résurrection de Jésus-Christ (2^e partie, sect. III, quest. IV).
 Nous connaissons cette résurrection par le témoignage
 des apôtres qui ont dit la vérité, car il ne leur revenait
 aucun profit, selon le monde, de dire que leur maître
 était ressuscité; au contraire, ils s'attiraient par là la
 haine des juifs et la persécution. De sorte que si Jésus-
 Christ n'était pas ressuscité, ils n'auraient eu garde
 d'inventer et de publier un tel mensonge. Il faut re-
 marquer ensuite que ce fut dans la ville de Jérusalem
 qu'ils prêchèrent d'abord que Jésus-Christ était ressus-
 cité, et que, si cette résurrection n'eût pas été certaine,
 ils n'auraient pas osé la publier dans cette ville, où Jé-
 sus-Christ avait été crucifié depuis peu de jours. Et s'ils
 l'avaient fait, personne ne les aurait crus et n'aurait reçu
 la doctrine de Jésus-Christ crucifié, surtout puisque ceux
 qui se faisaient chrétiens s'exposaient à la persécution.
 Cependant il y eut incontinent à Jérusalem et ailleurs
 plusieurs milliers de personnes qui crurent à la prédi-
 cation des apôtres. Enfin, les apôtres ne pouvaient ôter
 le corps de Jésus-Christ du tombeau; ils n'avaient ni le
 pouvoir ni la volonté de faire cela, et quand même ils
 l'auraient fait, cette tromperie ne leur eût servi de
 rien, et ils ne pouvaient en espérer aucun fruit. De
 même, arrivé au jugement dernier, Osterwald cherche à
 en établir la vérité (2^e partie, sect. III, quest. IV), ainsi

que celle de la résurrection de la chair (3^e partie, sect. IV, quest. III).

POUVOIR DES CLEFS.

L'Église catholique s'était attribuée le pouvoir d'ouvrir et de fermer le ciel, et avait nommé ce pouvoir : *le pouvoir des clefs*; la Réforme garda cette terminologie, mais en changea le sens : celui de nos Catéchismes qui s'éloigna le moins de la formule catholique est le Catéchisme de Heidelberg :

« D. Qu'est-ce que les clefs du royaume des cieux? (83).

« R. C'est la prédication de l'Évangile et la discipline ecclésiastique, par lesquels on ouvre le royaume des cieux à ceux qui croient, et on le ferme à ceux qui ne croient pas. » Cependant cette formule renfermait un sens nouveau, comme le prouve l'interprétation qui suit :

« D. Comment est-ce qu'on ouvre ou ferme le royaume des cieux par la prédication de l'Évangile?

« R. En ce que, suivant le commandement de Jésus-Christ, on déclare publiquement à tous les fidèles en général, et à chacun d'eux en particulier, que tous leurs péchés leur sont pardonnés de Dieu par le mérite de Jésus-Christ, toutes les fois qu'ils embrassent par une véritable foi les promesses de l'Évangile; et, au contraire, on déclare aux incrédules et aux hypocrites que la colère de Dieu et la condamnation éternelle reposent sur eux aussi longtemps qu'ils persévèrent dans leurs péchés. Et c'est suivant ce témoignage de l'Évangile que Dieu jugera les uns et les autres dans cette vie et dans celle qui est à venir.

« *D.* Comment est-ce qu'on ferme et ouvre le royaume
« des cieux par la discipline ecclésiastique ? »

« *R.* C'est lorsqu'il y a des personnes qui, sous le nom
« de chrétiens, enseignent une doctrine, ou mènent
« une vie qui n'est pas chrétienne. Si, après avoir été
« plusieurs fois avertis fraternellement, ils ne veulent
« pas renoncer à leurs erreurs ou à leur vie scanda-
« leuse, on les défère, selon le commandement de Jésus-
« Christ, à l'Église ou à ceux qu'elle a établis pour
« cela ; et s'ils méprisent leurs exhortations, on les ex-
« clut de la communion de l'Église, en leur interdisant
« l'usage des sacrements, et en leur déclarant que Dieu,
« lui-même, les exclut du royaume de Jésus-Christ, que
« si après cela ils font paraître par des effets un sé-
« rieux amendement, on les reçoit de nouveau comme
« membres de Jésus-Christ et de son Église. »

Ce pouvoir des clefs appartient à l'Église qui doit en faire usage.

« *D.* Doit-on aussi admettre à la sainte Cène ceux,
« qui par leurs paroles et par leurs actions font con-
« naître qu'ils sont incrédules et impies ? (82). »

« *R.* Point du tout : car ce serait profaner l'alliance
« de Dieu, et attirer sa colère sur toute l'assemblée.
« C'est pourquoi l'Église doit, suivant l'ordonnance de
« Jésus-Christ et de ses apôtres, se servir des clefs du
« royaume des cieux, pour exclure de la sainte Cène
« ceux qui sont tels, jusqu'à ce qu'ils se repentent, et
« qu'ils aient changé de vie. »

Luther entendait par les clefs du royaume des cieux le ministère et la prédication de l'Évangile de Jésus-Christ.

« Que croyons-nous, dit-il, au sujet du pouvoir des
« clefs, accordé aux ministres de l'Église ? »

« *R.* Nous croyons que ce que les ministres de Jésus-Christ, régulièrement appelés, font à l'égard des membres de l'Église, en vertu du commandement de Dieu, lorsqu'ils excommunient les pécheurs publics, scandaleux et impénitents, ou lorsqu'ils délient par l'absolution les pécheurs repentants et croyants, qui veulent s'amender, a dans le ciel la même force et la même certitude que si notre Seigneur Jésus-Christ le faisait lui-même. »

Observons en passant que cette absolution n'est autre que l'annonce du pardon des péchés à ceux qui se repentent véritablement et qui croient en vertu de la mort du Sauveur.

Calvin aussi avait dit (55^e dim.) : « Quant à la Cène, il faut bien que le ministre regarde de ne la donner à aucun homme qu'on connaisse en être entièrement indigne. »

« *D.* S'il connaît quelques hommes indignes, ou qu'il en soit averti ? »

« *R.* Cela ne suffit point pour les exclure, à moins qu'il n'y ait approbation suffisante et jugement de l'Église. »

« *D.* Il faut donc qu'il y ait quelque ordre et police sur cela ? »

« *R.* Oui, si l'Église est bien réglée. Il faut qu'on députe certains personnages pour veiller sur les scandales qui pourraient exister, et que ces députés, en l'autorité de l'Église, interdisent la communion à ceux qui n'en sont nullement capables, et auxquels on ne la peut donner sans déshonorer Dieu et scandaliser les fidèles. »

Ce pouvoir des clefs donna ainsi naissance à la disci-

pline dont Osterwald déplore l'abandon : « La discipline
« est-elle aujourd'hui observée ?

« *R.* Elle ne l'est point dans la plupart des Églises ;
« ce qui est un très-grand désordre et une des princi-
« pales causes de la corruption des chrétiens (3^e partie,
« sect. IV, art. 2).

« *D.* Qu'est-ce que la discipline ?

« *R.* C'est l'ordre qui doit être observé dans l'Église ,
« pour la gouverner , pour y empêcher la confusion , et
« surtout pour en retrancher les scandales.

« *D.* A quoi sert la discipline de l'Église ?

« *R.* Elle contribue à la conversion et au salut des
« pécheurs , elle affermit les gens de bien dans leur de-
« voir, et elle est absolument nécessaire pour l'honneur
« de la religion de Jésus-Christ, et pour faire voir que
« l'Église ne reconnaît point pour ses membres ceux
« qui vivent dans le dérèglement.

« *D.* A qui appartient-il d'administrer la discipline ?

« *R.* Aux pasteurs, car ce sont eux que Dieu a établis
« dans l'Église pour y présider et pour la conduire ; et
« ce qu'ils font légitimement est ratifié et confirmé dans
« le ciel.

« *D.* Contre qui doivent-ils exercer cette disci-
pline ?

« *R.* Ce doit être principalement contre les pécheurs
« scandaleux dont la mauvaise vie est connue.

« *D.* Que doivent-ils faire à l'égard des pécheurs ?

« *R.* Ils doivent, premièrement, les avertir ; et si les
« pécheurs ne profitent pas de ces avertissements ou
« que leurs fautes soient considérables, les pasteurs doi-
« vent les excommunier.

« *D.* Combien de sortes d'excommunication y a-t-il ?

« *R.* Il y en a de deux sortes : l'une quand on exclut
« pour un temps les pécheurs de la communion, de
« la sainte Cène; l'autre quand on les retranche tout à
« fait de l'Église à cause de leur impénitence ou de la
« grandeur de leurs fautes. »

Saurin ne parle pas du pouvoir des clefs.

CONTROVERSE.

Nos Catéchismes ayant pour but d'instruire des catéchumènes appelés à se trouver en contact avec la superstition ou les erreurs du catholicisme, devront renfermer quelque peu de controverse. Ainsi, à propos du culte qui est dû à Dieu seul, il était naturel de parler du culte que l'Église catholique rend aux saints et aux anges.

Luther se contente de dire « que nous devons craindre et aimer Dieu par dessus toutes choses et ne
« mettre notre confiance *qu'en lui seul.* »

Calvin fait cette question (34^e dim.) : « Ne pouvons-nous pas conclure qu'il est défendu d'invoquer des
« anges ou des saints décédés ? »

« *R.* Oui ; car, quant aux saints, Dieu ne leur a point
« attribué l'office de nous aider et de nous secourir. Et
« quant aux anges, bien que Dieu les emploie pour
« servir à notre salut, toutefois il ne veut point que
« nous les invoquions ni que nous nous adressions à
« eux.

« *Q.* Vous dites donc que tout ce qui ne convient
« pas à l'ordre établi de Dieu contrevient à sa volonté ? »

« *R.* Oui, car si nous ne nous contentons de ce que le
« Seigneur nous donne, cela est un signe certain d'infirmité. D'ailleurs, si au lieu d'avoir notre refuge en

« Dieu seul, suivant son commandement, nous recou-
 « rons à eux, mettant en eux quelque partie de notre
 « confiance, c'est une idolâtrie, en tant que nous leur
 « transférons ce que Dieu s'était réservé. »

Le Catéchisme de Heidelberg dit (94) : « Qu'est-ce que
 « Dieu ordonne dans le premier commandement ?

« R. Qu'autant que j'ai à cœur le salut de mon âme,
 « je m'abstienne et me garde soigneusement de toute
 « sorte d'idolâtrie, magie, enchantement, superstition
 « et invocation des saints ou des autres créatures.... »

Osterwald et Saurin partent du principe que Dieu
 interdit toute idolâtrie, et qu'un idolâtre « est un homme
 « qui rend à d'autres qu'à Dieu des honneurs qui ne
 « sont dus qu'à Dieu » (Saurin, 1^{re} partie, sect. VIII).
 « On est coupable d'idolâtrie dans les cérémonies de la
 « religion quand on adresse à des créatures des prières
 « qui ne doivent être adressées qu'à Dieu, quand on
 « leur bâtit des temples et quand on leur consacre des
 « fêtes¹. »

Le second commandement amène nécessairement
 un jugement sur le culte des *images*. Luther dit :
 « Nous devons craindre et aimer Dieu de telle sorte que
 « nous ayons en horreur et que nous fuyions toute es-
 « pèce d'idolâtrie et de culte superstitieux, que nous
 « n'invoquions *que le seul vrai Dieu*, notre Père en
 « Jésus-Christ.... »

¹ Est-il permis d'invoquer les créatures et les saints qui sont morts
 et de recourir à leur intercession ? dit Osterwald (*Devoirs envers Dieu*,
 sect. I, art. V).

R. Non : l'Écriture sainte ne l'ordonne point, au contraire, elle
 défend d'adorer, d'invoquer et de servir un autre que Dieu. Les
 créatures n'ont ni la connaissance ni la puissance nécessaires pour
 nous exaucer, et nous n'avons pas besoin d'autres intercesseurs
 auprès de Dieu que de Jésus-Christ.

Calvin disait (23^e dim.) : « C'est faire déshonneur à
« la majesté de Dieu que de la vouloir représenter visi-
« blement.

« *Q.* Quelle forme d'adoration est ici condamnée ?

« *R.* C'est de se présenter devant une image pour faire
« sa prière, de fléchir le genou devant elle, ou de faire
« quelque autre signe de révérence comme si Dieu se
« montrait à nous dans cette image.

« *Q.* Vous ne voulez pas dire que toute sculpture ou
« peinture soit défendue en général ?

« *R.* Non ; mais seulement toutes les images qui se
« font pour servir Dieu ou pour l'honorer en des choses
« visibles ou pour en faire quelque usage idolâtre en
« quelque sorte que ce soit.

« *Q.* Ne faut-il donc faire absolument aucune image
« ou représentation ? » demande aussi le Catéchisme de
Heidelberg (97).

« *R.* On ne doit ni on ne peut représenter Dieu en
« aucune manière que ce soit. Et pour ce qui est des
« créatures, quoiqu'il soit permis de les représenter,
« cependant Dieu défend d'en faire des images, ou d'en
« avoir, soit pour les servir ou les honorer elles-mêmes,
« soit pour prétendre honorer Dieu par elles.

« *Q.* Mais ne peut-on pas souffrir des images dans
« les temples, pour servir de livres aux ignorants ?

« *R.* Point du tout, car nous ne devons pas prétendre
« être plus sages que Dieu, qui ne veut pas instruire
« son Église par des images muettes, mais par la pré-
« dication vivante de sa Parole. »

Osterwald dit la même chose.

Après avoir exposé la doctrine réformée sur la sainte
Cène, on pouvait parler de la messe des catholiques ;

Calvin se contente de poser cette question : « La Cène
« donc n'est pas instituée pour offrir le corps de Jésus
« à Dieu son Père ? »

« R. Non ; car il est le seul à qui appartienne cet
« office , en tant qu'il est sacrificateur éternel. Il nous
« commande seulement de recevoir son corps , mais non
« pas de l'offrir. »

La comparaison de la sainte Cène et de la messe introduisit dans le Catéchisme de Heidelberg la fameuse 80^e réponse.

« Q. Quelle différence y a-t-il entre la Cène du Sei-
« gneur et la messe des papistes ? »

« R. La Cène du Seigneur nous assure que nous ob-
« tenons entièrement le pardon de tous nos péchés en
« vertu de l'unique sacrifice de Jésus-Christ , qu'il a
« lui-même accompli une seule fois sur la croix ; et
« aussi que nous sommes unis par le Saint-Esprit à
« Jésus-Christ qui selon sa nature humaine n'est main-
« tenant que dans le ciel à la droite de Dieu son Père :
« où il veut que nous l'adorions. Mais en la messe on
« nie que les vivants et les morts obtiennent le pardon
« de leurs péchés en vertu de la seule passion de
« Jésus-Christ , à moins qu'il soit encore tous les jours
« offert pour eux par les prêtres ; on y enseigne aussi
« que Jésus-Christ est corporellement sous les espèces
« du pain et du vin , et , par conséquent , il doit y être
« adoré , de sorte que la messe dans le fond ne tend
« qu'à nier l'unité du sacrifice et de la passion de Jésus-
« Christ , et n'est qu'une maudite idolâtrie. »

« Q. Quel abus y a-t-il dans la croyance et dans la pra-
« tique de l'Église romaine à l'égard de l'Eucharistie ?
« dit Osterwald (*Des sacrements*, art. IV).

« *R.* Il y en a trois principaux : le premier, c'est
« qu'ils adorent le sacrement de la même adoration
« que Dieu doit être adoré.

« *Q.* Ne faut-il pas adorer Jésus-Christ quand on com-
« munie ?

« *R.* Nous devons l'adorer en élevant nos cœurs au
« ciel, et nous devons nous approcher du sacrement
« avec respect ; mais on ne doit pas adorer le sacre-
« ment même, puisque ce n'est que du pain et que cela
« n'est commandé nulle part dans l'Écriture.

« *Q.* Quel est le second abus ?

« *R.* C'est de ne point donner la coupe au peuple, ce
« qui est contraire à l'institution formelle de Jésus-
« Christ, qui a expressément ordonné de manger de ce
« pain et de boire de cette coupe, et à la pratique de
« toute l'Église pendant plusieurs siècles.

« *Q.* Quelle est la troisième erreur ?

« *R.* C'est de croire que Jésus-Christ est offert en sa-
« crifice propitiatoire pour les péchés des vivants et des
« morts. »

« *Q.* Que dites-vous de cette croyance ?

« *R.* L'Eucharistie peut être appelée un sacrifice,
« parce que les fidèles y offrent à Dieu leurs sacrifices spi-
« rituels, et parce qu'ils y font commémoration du sacri-
« fice de Jésus-Christ, mais c'est une opinion absurde de
« croire que le corps de Jésus-Christ soit sacrifié. Cette
« croyance n'a aucun fondement dans l'Écriture sainte ;
« elle y est même condamnée, puisque l'Écriture nous
« apprend que Jésus-Christ ne peut plus être offert en
« sacrifice, qu'il n'a dû être offert qu'une seule fois, et
« que par cette seule oblation il a accompli tout ce qu'il
« y avait à faire pour notre salut. »

Jusqu'à présent nous n'avons examiné que les détails ; mais il nous faut maintenant arriver à l'ensemble, étudier et comparer les plans de nos Catéchismes. Deux d'entre eux ont suivi à peu près la même marche ; ce sont ceux de Calvin et d'Osterwald, qui débutent par tout ce qui tient à la foi (Symbole apostolique), arrivent à la loi (Décalogue), puis à la prière (Oraison dominicale) et enfin aux Sacrements. L'acte et le fait capital de la religion chrétienne est la vie et l'œuvre du Christ ; l'instruction religieuse peut donc commencer par ce point essentiel ; mais alors on est obligé de laisser de côté l'exposition de la misère de l'homme, on est obligé de la considérer comme un axiome. Jésus-Christ étant venu ainsi pour sauver les hommes, ceux qui croient en lui ont le salut ; mais cette foi, lorsqu'elle est véritable, se manifeste par l'obéissance aux ordres, à la loi de Dieu. Cependant l'homme est incapable d'accomplir cette loi par lui-même ; il ne le peut qu'avec le secours de Dieu, qu'il obtient, quand il le demande, par la prière : Jésus-Christ nous en a donné un modèle dans l'Oraison dominicale. Soutenus par le Saint-Esprit, nous ne pouvons plus douter de notre salut ; mais pour nous affermir davantage dans la foi, et nous assurer de la grâce de Dieu envers nous, Dieu a institué deux sacrements que nous ne devons pas négliger.

Luther avait suivi un plan tout autre : sans tenir compte du changement survenu dans les rapports de l'homme et de Dieu par suite de la nouvelle alliance ; au risque de faire des juifs avant de faire des chrétiens, il commence par représenter Dieu comme un maître qui ordonne, au lieu de le présenter comme un père

qui pardonne ; ainsi il débute par les dix Commandements pour arriver ensuite au Symbole et à l'Oraison dominicale. Mais il y a plus, exiger ainsi l'obéissance de l'homme, c'est méconnaître la reconnaissance du chrétien, c'est méconnaître l'effet de l'amour, c'est donner une mauvaise base aux actes, nous pourrions dire aux bonnes œuvres : exiger les bonnes œuvres par obéissance, c'est presque les faire méritoires ; quand on les demande à l'amour, on en enlève toute idée de mérite. Enfin, nous reprocherons à ce plan de ne faire aucune place à la charité chrétienne.

Le Catéchisme de Heidelberg, pour faire ressortir l'importance et la nécessité de l'œuvre du Christ, établit la misère de l'homme en comparant ce qu'il est avec ce qu'il doit être ; il le juge par le sommaire de la loi. L'homme méchant et coupable mérite la condamnation ; mais Dieu, pour le sauver, a envoyé son Fils, dont l'œuvre est résumée dans le Symbole apostolique ; celui qui y croit est sauvé ; mais la foi qui vient par la prédication de l'Évangile s'affermite par les Sacrements, auxquels nous devons donc prendre part. Ainsi sauvé par l'amour de Dieu et par pure grâce, l'homme doit manifester sa reconnaissance pour Dieu en faisant ce qu'il aime, en observant sa loi ; mais comme il n'a pas par lui-même la force de l'exécuter, il doit demander cette force à Dieu par la prière ; l'Oraison dominicale lui en fournit le modèle. Ici tout est lié, tout se tient, tout est logique ; aussi, entre les plans de nos cinq Catéchismes, est-ce celui que nous croyons le meilleur. Quant au plan de Saurin, nous l'avons exposé avec assez de détail pour n'être pas obligé d'y revenir.

PLAN A SUIVRE DANS L'INSTRUCTION DES CATÉCHUMÈNES.

PLAN D'UN COURS DE RELIGION.

Pour terminer ce travail, il nous reste encore à exposer le plan que nous croirions devoir adopter dans l'instruction des catéchumènes. Ce que nous avons dit dans notre introduction laisse déjà deviner que la base de notre instruction serait historique, en sorte que nous pourrions déjà supposer nos catéchumènes en possession de tous les faits bibliques et principalement évangéliques et des leçons qu'ils renferment; ce qui resterait à faire ne serait donc plus que la coordination de la première instruction religieuse, nous n'aurions plus à faire qu'un résumé clair et philosophique des vérités chrétiennes.

La religion étant le lien qui unit Dieu à l'homme, nous commencerions, comme M. Oltramare, par étudier Dieu et l'homme. *Dieu* : sa nature, son gouvernement providentiel et moral.

L'homme : sa nature (fait à l'image de Dieu). — Nous distinguerions en lui un corps et une âme; mais l'homme qui naît enfant se développe, et dans ce *développement* nous observerions le *péché* commun à tous les hommes; nous pourrions suivre alors ses effets, soit dans le temps, soit hors du temps. Hors du temps, car l'âme est immortelle, et nous arriverions ainsi à parler du jugement et de la condamnation à laquelle le pécheur ne pourrait échapper.

La condamnation était inévitable, et pourtant nous y échappons par Jésus - Christ; qu'est-il? Nous serions

ainsi conduit à examiner ses noms : Fils de l'homme et Fils de Dieu, et la réalité de l'union des volontés entre le Père et le Fils. Viendrait alors la question : Qu'a-t-il fait ? C'est *l'œuvre de Jésus-Christ, la Rédemption* : les difficultés de la réconciliation, — les moyens, — le pardon, la réadoption, l'expiation, la rédemption, — la réconciliation et le salut. — Mais ce salut n'est pas uniquement l'œuvre de Jésus-Christ. Il faudrait encore examiner l'œuvre de l'homme, qui comprendrait l'appel, le repentir, la foi, la régénération par le Saint-Esprit, les œuvres et la vie nouvelle.

Ce salut est offert à tous les hommes ; ceux qui l'acceptent forment un corps qui porte le nom d'Église chrétienne ou de chrétienté. Cette Église, dans son état normal, devrait être unie, mais de fait elle est morcelée ; elle est divisée en Églises particulières. Néanmoins, l'union de Jésus-Christ avec l'Église subsiste et se manifeste d'une manière visible dans les sacrements qu'il institua, le Baptême et la Cène, et par lesquels il accorde aux fidèles des grâces spéciales.

Cette exposition terminée, nous pourrions entrer dans la seconde partie de notre cours et exposer ce que nous entendons par la vie chrétienne.

Il faudrait débiter par bien caractériser les deux alliances et séparer celle de la loi de celle de la grâce. Puis aborder les devoirs envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes.

Les devoirs envers Dieu seraient exposés avec le premier et le deuxième Commandement ; la nécessité du culte qui lui est dû avec le quatrième Commandement, et le respect de son nom avec le troisième.

Les devoirs envers le prochain se diviseraient en deux :

1^o Devoirs généraux, comprenant la justice et les crimes par lesquels on la viole (6^e, 7^e, 8^e, 9^e Commandements); l'amour et la charité; enfin, les actes de charité;

2^o Devoirs particuliers pour chaque position ou état social.

Les devoirs envers nous-mêmes nous amèneraient à parler de l'orgueil et de la modération, du travail et de la richesse, de la tempérance, des épreuves et de la patience.

Nous arriverions alors aux habitudes religieuses. Enfin, pour terminer ce cours et mettre les catéchumènes à même de défendre leur foi et de se garder contre les erreurs et les superstitions, nous jetterions un coup d'œil sur les principales erreurs de l'Église romaine, étudiant les principales différences de l'Église protestante et de l'Église catholique : différence de culte, différence de hiérarchie, différence sur la lecture et le nombre des livres de la Bible, différence de doctrines et différence de droit. L'ouvrage de M. Goguel nous serait là d'un grand secours.

En résumé donc, la meilleure méthode à suivre dans l'instruction des catéchumènes est de donner aux enfants l'enseignement religieux sous la forme historique; il faut étudier avec eux les faits bibliques; en sorte que l'instruction des catéchumènes proprement dite ne soit plus que l'étude d'un résumé clair, logique et systématique des vérités évangéliques, qui toutes leur auraient été exposées.

Vu par le Président de la soutenance,

BRUCH.

Permis d'imprimer.

Strasbourg, le 17 novembre 1858.

Le Recteur, DELCASSO.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

| | Pages. |
|--|--------|
| Utilité et forme du Catéchisme. Base de l'instruction religieuse; base historique | 1-14 |

HISTORIQUE.

| | |
|-----------------------------------|----|
| Catéchisme de Luther | 15 |
| Catéchisme de Calvin | 27 |
| Catéchisme de Heidelberg. | 37 |
| Catéchisme d'Osterwald | 46 |
| Catéchisme de Saurin | 58 |

COMPARAISON DES CATÉCHISMES.

| | |
|--|-----|
| Comparaison des Dogmes | 69 |
| Comparaison de la Morale. | 86 |
| Comparaison de l'Apologétique | 93 |
| Comparaison du Pouvoir des clefs | 101 |
| Comparaison de la Controverse | 105 |
| Comparaison des Plans. | 109 |
| Plan d'un cours de religion | 112 |
